

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

HYMANS Louis, *Bruxelles au temps jadis*, Bruxelles : J. Lebègue et Cie, [s.d.]

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Hymans_07-11-2018_14-14-04_corrected.abbyy.pdf

COLLECTION NATIONALE BELGE

L. HYMAN
BRUXELLES
AU
TEMPS JADIS

J. LEBÈGUE & C^{ie}
BRUXELLES

BRUXELLES AU TEMPS JADIS

Bruxelles. — Impr. de A.-N. Lebègue et C^{ie}, 6, rue Terarken



Hôtel de Ville de Bruxelles.

BRUXELLES AU TEMPS JADIS

I

Il n'y a pas d'étude plus intéressante à entreprendre que celle du vieux Bruxelles. Peu de cités modernes, sans en excepter Paris, ont subi, dans l'espace d'un demi-siècle, une plus complète métamorphose. Déjà sous l'œil de la génération présente notre bonne ville a bien changé.

Il y a quarante ans environ, le voyageur qui arrivait d'Anvers ou de Gand débarquait à l'Allée-Verte et entrait par la porte de Laeken dans la ville, entourée d'un large fossé. Sauf l'Hôtel de ville, la collégiale de Sainte-Gudule et le Palais de la Nation, quels étaient les édifices dignes de l'attention de l'étranger? On allait

s'extasier devant la statue de la place des Martyrs et le palais du prince d'Orange.

Pour les Bruxellois eux-mêmes, quel changement dans les habitudes ! On ne savait pas ce qu'était un tramway, ni un kiosque pour la vente des journaux. On ne connaissait ni les tavernes, ni les *bocks*, ni les *plats du jour*. Les plus hauts fonctionnaires déjeunaient à leur bureau d'un *pistolet* et d'un morceau de fromage. Pas de cafés-concerts, et en tout deux théâtres : la Moanaie et le Parc. Je me suis souvent demandé ce que les Bruxellois faisaient en ce temps-là pour se distraire. Ils allaient, moyennant une *plaquette* de 32 centimes, s'asseoir aux Champs-Élysées, près la porte Guillaume, ou bien manger des gaufres au *Petit-Paris*.

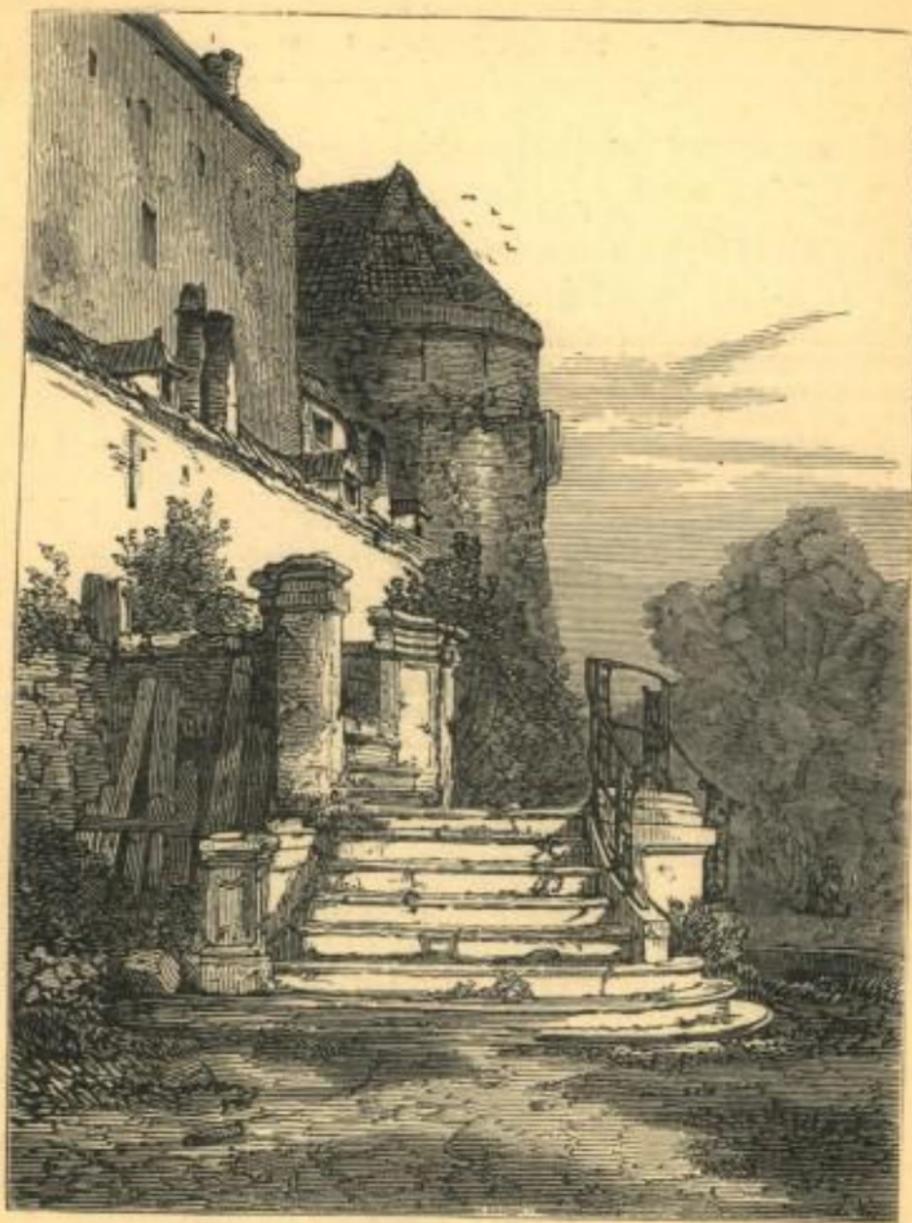
Le nom seul de « petit Paris » indique combien cet établissement devait paraître luxueux à nos devanciers.

Il faut que la fortune publique se soit bien accrue depuis un demi-siècle pour que tous les ans les tavernes, les cafés, les spectacles, les tramways dont tout le monde se sert, les grands et les petits journaux que tout le monde achète, fassent sortir de la poche des habitants de nombreux millions qui n'ont pas l'air de

les appauvrir. Faites le compte de la petite monnaie que vous dépensez ainsi tous les jours, et persuadez-vous bien qu'autrefois, pour l'avoir ainsi gaspillée, vous auriez été traités de prodigues et mis sous conseil judiciaire.

Eh bien, malgré l'énorme différence qu'il y avait entre le Bruxelles d'autrefois et le Bruxelles d'aujourd'hui, tant au point de vue des habitudes que de la physionomie de la ville elle-même, la capitale a toujours été considérée en Europe comme une cité charmante, comme un des plus agréables séjours qu'on pût trouver, et une foule d'étrangers, des Anglais surtout, y ont toujours établi leur résidence. Ce qu'ils y faisaient, je l'ignore, mais je suis bien obligé de croire qu'ils s'y divertissaient grandement et qu'ils s'y trouvaient bien, puisqu'ils s'y installaient à demeure avec leurs familles, et en recommandaient le séjour à leurs compatriotes. Leur très ancienne affection pour Bruxelles est attestée par le monument qui se trouve au Grand-Sablon, et qu'un Anglais, Thomas Bruce, comte d'Aylesbury, fit ériger, il y a près de 150 ans, en reconnaissance de l'agrément qu'il avait trouvé dans notre capitale.

Aussi, malgré les vicissitudes politiques, et sauf à l'époque de la domination française, la population a



Le Jardin Saint-George.

On y voyait une tour et un mur de la première enceinte de Bruxelles, construite vers l'an 1040, sous Lambert II, comte de Louvain.

toujours été en augmentant. Il y a 400 ans on comptait 48,000 habitants. A la fin du siècle dernier il y en avait 75,000 ; en 1830, 100,000. Aujourd'hui, sans les faubourgs, Bruxelles en a près de 166,000.

II

Voici bientôt mille ans que Bruxelles existe et que les premiers Bruxellois s'établirent dans de pauvres cabanes en terre sur les bords de la Senne, dans l'île Saint-Géry. C'était le prélude des installations maritimes de l'avenir. — La ville grandit promptement en importance, car au bout d'un siècle et demi un comte de Louvain l'entoura de murailles crénelées, percées de 7 portes : la porte Gudule ou du Treurenberg, la porte de Coudenberg, la Steenpoort, la porte Saint-Jacques, près de l'église de Bon-Secours, la porte Sainte-Catherine, la porte de Laeken et la porte de Malines. Telle fut la première enceinte (P. 10). Nous verrons plus tard comment elle fut transportée plus loin.

On sait que Bruxelles était voué au chiffre 7. — Il y avait 7 portes, le mot *Brussel* se compose de 7 lettres,

la ville possédait jadis 7 paroissés, 7 familles patriennes, 7 mille maisons, deux fois 7 places publiques, 7 maisons pieuses, 7 hôtels-Dieu, 7 hôpitaux, 3 fois 7 fontaines publiques, 2 fois 7 écoles primaires; il était traversé par la Senne, qui prend sa source à 7 lieues de distance, se divise en 7 branches, passe sous 7 grandes routes et va se jeter dans le Rupel après un cours de 17 lieues. Bruxelles fut habité à une certaine époque, lors de l'abdication de Charles-Quint, par 7 princes couronnés dont les équipages comptaient, dit-on, 7000 chevaux. Enfin il est bâti sur 7 collines. A titre de complément à ce dicton historique j'ajouterai qu'il renferme en ce moment 7 ministères, qu'il a compté jusqu'au 13 juin dernier 7 sénateurs et 2 fois 7 représentants; comme nous avons aujourd'hui 8 sénateurs et 16 députés, il faut supposer que le charme est rompu. A part cette espèce de superstition s'attachant au nombre 7, Bruxelles a toujours eu une certaine prétention de ressembler à Paris. Vous avez souvent entendu dire par de bons bourgeois avec complaisance : « *Bruxelles est un petit Paris.* » Les ancêtres de ces bons bourgeois trouvaient pour justifier leur opinion des analogies frappantes.

Ainsi Paris est situé sur la Seine et Bruxelles sur la

Senne, Paris eut son berceau dans l'île Saint-Louis, Bruxelles eut le sien dans l'île Saint-Géry. Paris était défendu par un château-fort appelé le Châtelet, Bruxelles par un autre château-fort appelé le Borgval. Paris, à son origine, était environné de forêts, Bruxelles est aux confins de la forêt de Soignes; enfin les deux tours de Notre-Dame ont une similitude remarquable avec les tours de Sainte-Gudule. — Nous pourrions ajouter, aujourd'hui que nous avons des boulevards, un Grand hôtel, un hôtel Continental, une colonne que nous sommes fiers de contempler, bien qu'elle ait l'air de tomber en ruines, une compagnie de petites voitures, et un hôtel Drouot. Mais cette innocente manie de faire notre propre éloge — comme des candidats dans un meeting — ne servirait qu'à nous faire railler par les Parisiens, qui ne sont pas toujours indulgents — surtout quand on se permet d'imiter leurs travers.

Gardons plutôt notre originalité qui est réelle, et qui l'était à ce point, il y a soixante ans au plus, qu'elle frappait et déroutait l'étranger.

III

Bruxelles, à cette époque, au lieu d'une ville, en formait *deux* absolument distinctes. En traçant une ligne parallèle à la Senne et qui, du Vieux Marché, passât à la base de la Montagne de la Cour pour aboutir à la porte de Schaerbeek, il semblait qu'on eût sous les yeux deux villes absolument différentes : la ville basse où l'on parlait exclusivement le flamand, qui avait conservé les coutumes d'un autre âge, et où régnait une vive hostilité contre *le haut*. Le haut de la ville avait subi l'influence du monde officiel de la révolution française. *Le bas* était resté primitif. — On reconnaissait un couple du bas de la ville à la houppelande obligée du mari et à la *faïlle* de la femme. — Le haut suivait la mode et les charmants ridicules de Paris. — Un Parisien croyait flatter les Bruxellois d'en haut en les appelant des *Français dans l'enfance*.

Ainsi, dans la même enceinte, à cinquante pas de distance, vivaient deux peuples tout à fait distincts par les mœurs, par le langage et plus encore par leur antipathie réciproque. Ces deux éléments se traitaient

mutuellement avec dédain de *Fransquillon* et de *Brusseleere*.

Vers le sud-est de la ville il y avait une autre catégorie d'habitants qu'on appelait les *Wallons*, et dans la langue du bas peuple un *Wallon* c'était le résumé de tous les vices : un fainéant, un ignorant, un avare, un gourmand, un trompeur. — *Wallon* était une injure comme aujourd'hui *architecte* ou *monopole*.

On pourrait croire que j'exagère. Mais cette répartition des Bruxellois en castes distinctes est consignée dans tous les écrits du commencement de ce siècle. On aurait dit que Bruxelles était habité par trois nations différentes et que le sort condamnait à vivre à couteaux tirés.

Le Bruxellois était cependant apprécié avec une certaine faveur. On le trouvait modeste. — Il faut supposer qu'en ces temps primitifs il laissait à d'autres le soin de faire son éloge, et qu'il n'allait pas publiquement prêcher pour sa chapelle — même quand il l'avait démolie.

Il aimait le luxe, les plaisirs, et surtout la gaité. Quant aux Bruxelloises, elles sont dépeintes comme ayant de la vivacité dans l'esprit et le caractère; une franche naïveté, de la douceur dans le regard, de la timidité sans minauderie, de la décence dans le main-

rien, de la grâce dans la marche. — On ajoute qu'elles avaient un grand amour du travail, de l'ordre et du devoir, et qu'elles étaient toutes d'*excellentes mères de famille*.

A cette partie du jugement porté sur les aïeules des Bruxelloises, je pense que tout le monde souscrira sans hésiter.

IV

J'ai dit un mot du costume, et à propos du beau sexe j'ai parlé de la *faille* (P. 18 et 19). J'y veux revenir un instant. La faille était une pièce de soie noire qui descendait en droite ligne de la mantille espagnole, et que les Flamandes ont su porter avec une grâce toute spéciale.

J'ai lu à ce sujet les confidences d'une vieille dame qui, si elle vivait encore, aurait aujourd'hui cent ans. Elle parlait de la *faille* comme d'un objet de suprême élégance. A l'en croire, « une faille bien drapée transformait une femme en déesse. L'art de s'en draper avec avantage, voilà tout le secret. Cet art consiste dans un simple mouvement de tête, dans l'ondulation des dra-

peries, dans un juste coup d'œil vertical qui saisisse et rectifie l'ensemble, dans ce je ne sais quoi d'inexprimable que toutes les jolies femmes possèdent.

» La *faïlle* rabattue avec négligence jusque vers la chute des reins dissimule adroitement l'embonpoint d'une taille qu'on ne voudrait pas montrer, tandis qu'une taille svelte, couronnée par elle, se dessine sous son plus beau jour. Toutes les femmes n'ont pas de belles épaules; la *faïlle* leur en procure. — Toutes les femmes n'ont pas le regard espiègle et malin; la *faïlle* le leur donne. On n'a pas toujours le désir ou le moyen de faire une toilette brillante; la *faïlle* en affranchit. C'est donc le vêtement par excellence.

» On demandait un jour à une Lacédémonienne ce qu'elle avait apporté en dot à son mari. — *Ma vertu*, répondit-elle. — Si l'on posait la même question à une Flamande, elle répondrait : *Ma vertu et... ma faïlle!* En effet, la *faïlle* est l'article fondamental du trousseau, l'article auquel tient le plus toute femme attachée à ses prérogatives. Elle fait valoir sa beauté, corrige sa laideur, embellit les traits ordinaires, donne un air sémilant aux langoureuses. C'est, en un mot, la ressource universelle du sexe. Aussi, mon cher, disait la dame, retenez bien ceci : la femme qui ne sait pas tirer un



Costumes bruxellois.

Jeune femme en faille.



Costumes bruxellois.

Femme du peuple en mantelet de coton.

parti quelconque de sa faille, est une femme sans goût et sans génie. »

Étant donnés tous les mérites de ce gracieux vêtement, comment se fait-il qu'on l'ait laissé périr? Il existait encore dans la petite bourgeoisie en 1845, et vous pouvez voir dans la *Belgique monumentale* une gravure représentant une dame dont la faille, relevée sur la tête, retombe sur une robe bleu de ciel et sur des mains bien gantées. Si la faille a disparu, probablement sans retour, c'est à cause du génie commercial de mesdames les modistes, dont le grand art est de mettre en honneur des vêtements qui changent toujours et ne peuvent servir longtemps. La faille était une sorte de patrimoine héréditaire qui servait peu et qui ne changeait pas. — Le châle de cachemire, celui des Indes surtout, était de la même famille. On a trouvé qu'il était plus pratique de les supprimer, de découper la faille pour en faire une jolie robe et le cachemire pour en faire une charmante confection. Puis la jolie robe et la charmante confection doivent être renouvelées. Cela fait marcher le commerce et cela s'appelle le progrès.

V

Puisque nous voici sur le chapitre des mœurs et des habitudes, nous allons, si vous le voulez bien, y demeurer un instant et nous occuper d'un sujet qui ne manque pas d'intérêt : *le théâtre*.

Les Bruxellois ont toujours eu un goût très prononcé pour les représentations dramatiques. Il y en eut de très bonne heure, à la Cour, dans les couvents, dans les chambres de rhétorique. Il y a deux siècles, un opéra italien était installé au *quai au Foin*, derrière le Grand Béguinage.

L'archiduc Léopold d'Autriche avait fait bâtir une fort jolie salle de spectacle dans l'ancien Palais du duc de Bourgogne et de Charles-Quint — ce magnifique édifice qui donnait sur le Parc — et qu'un incendie dévora en 1731 avec les inestimables trésors de tout genre qu'il renfermait.

Naturellement le public n'était pas admis à ces représentations gala. En dehors de la noblesse, on n'y conviait que les membres du Conseil de Brabant, avec

leurs dames et leurs filles. — La bourgeoisie allait se distraire « à la comédie » dans un théâtre établi *Montagne Sainte-Élisabeth*, d'où est resté à la rue voisine le nom de rue des Comédiens.

Enfin, en 1698, trois ans après le bombardement qui détruisit une partie de la cité, un architecte italien, nommé Paul Bombarda, obtint du prince-électeur de Bavière, gouverneur général des Pays-Bas, l'autorisation de construire une salle de spectacle à la place de la Monnaie.

Ce théâtre, inauguré en 1700, fut construit en avant de l'édifice actuel, sur l'alignement d'une rue qui irait de la rue des Fripiers à la rue Neuve. Aucune des rues latérales, ni la rue de la Reine, ni la rue des Princes, n'existait à cette époque.

Avant le bombardement, tout l'espace compris entre la Montagne aux Herbes potagères, la rue de l'Écuyer et le Fossé aux loups, était occupé par les vastes bâtiments et les jardins du couvent des Dominicains. — A peu près à l'endroit où se trouve la *Foire de Leipzig* s'élevait l'église du couvent. — Sur le terrain du théâtre actuel s'étendaient les dépendances du monastère, l'un des plus riches de la capitale, qui en comptait un si grand nombre. Le couvent détruit par les bombes fran-

çaises ne fut rebâti qu'en partie. L'église était restée debout et, entre elle et la Monnaie, il y avait un grand terrain vague où les blanchisseuses étalaient leur linge. C'est là que Bombarda construisit son théâtre, à front de ce que serait la rue Neuve prolongée. Derrière cet édifice que des maisons reliaient d'un côté au Fossé aux loups, de l'autre à la rue de l'Écuyer, resta un grand espace vide sur lequel l'architecte Damesme, au temps du roi Guillaume, bâtit le théâtre actuel, ou plutôt celui qui fut incendié en 1855. — Il y eut donc à un certain moment deux théâtres sur la place, l'ancien masquait le nouveau — On joua même pendant quelques jours dans l'ancien après que le nouveau eut été inauguré, puis on le démolit, et il y eut une place devant le théâtre, tandis qu'auparavant il y en avait une derrière.

En dépit de catastrophes financières, on imprime partout que c'est à Bruxelles qu'on trouve le public le plus éclairé, le répertoire le plus intéressant et les troupes les mieux organisées.

Le théâtre de la Monnaie jouit de sa plus grande prospérité vers le milieu du xviii^e siècle, à l'époque où Favart y dirigeait les comédiens ordinaires du maréchal de Saxe, puis sous Charles de Lorraine, quand il eut

successivement pour directeurs un comédien français, nommé d'Hannetaïn, et un éminent musicien, d'origine autrichienne, Ignace Vitzthumb.

On sait de quelle popularité le prince Charles jouit à Bruxelles. Quand il y fit son entrée solennelle, en 1749, on donna une représentation gala en son honneur, dans la salle magnifiquement éclairée par des chandelles de suif.

A cette époque, le spectacle commençait à 5 heures et finissait à 9 heures. Alors les honnêtes gens rentraient chez eux pour souper. Quant aux autres, ceux qui soupaient dehors, ils se rendaient au foyer, où ils étaient rejoints par les actrices, et l'on y jouait un jeu d'enfer. La vogue était alors au pharaon. — L'archevêque de Malines s'émut de cet abus, et le jeu fut interdit, bien entendu le *jeu public*.

Une autre réforme fut décrétée sous la domination autrichienne. De très ancienne date les laquais qui venaient chercher leurs maîtres pouvaient s'asseoir gratuitement au 4^e rang. — Il arriva que les domestiques allèrent au spectacle sans leurs maîtres et prirent place sans payer. Le public exigea la suppression de cet abus, et Charles de Lorraine céda à son désir.

Ce qu'il y avait de particulier au théâtre de Bruxelles,

vers la fin du siècle dernier, c'était le tumulte qui y régnait invariablement pendant les représentations et qui provoqua souvent des plaintes de la part des directeurs.

Ce désordre était passé à l'état d'institution, et il fallut beaucoup de temps pour y mettre un terme. Tous les étrangers qui visitèrent Bruxelles, à diverses époques, en ont parlé.

Ainsi en 1803 :

« J'allai au théâtre, dit l'auteur. L'ouverture était à peine commencée qu'on n'entendit que tousser, cracher, babiller, ouvrir et fermer les portes des loges du haut en bas.

— Que signifie ce tintamarre? dis-je à la personne qui m'accompagnait. Veut-on faire tomber la pièce? — Mon ami me répondit que ce tapage avait lieu tous les jours; qu'on ne venait au spectacle que pour y bavarder. »

En 1817, c'est à peu près la même chose.

«...L'ouverture commence. Aussitôt le public se met à tousser, à cracher, à se moucher, à rire aux éclats, tout juste comme en 1803.

— Pourquoi ce bruit affreux? dit le touriste à son voisin. — C'est, répond froidement celui-ci, que nous

connaissons tous cette ouverture. — Vraiment? Tout le monde la connaît? Mais il peut se trouver quelqu'un qui ne l'ait jamais entendue et qui ait envie de l'entendre.

— *Cela est vrai, mais tant pis pour lui!* S'il a envie d'entendre des ouvertures, je lui conseille d'aller partout ailleurs qu'à Bruxelles.

» La toile se lève. — On croit que le bruit va cesser. Au contraire. La moitié des spectateurs reste au parterre, le chapeau sur la tête. L'autre moitié crie pour le lui faire ôter. — On crie du haut des loges pour faire taire le parterre. Le paradis crie pour faire taire les loges. Les acteurs continuent leur rôle comme des gens habitués à ce vacarme. Le bruit ne s'apaise que lorsque la pièce est à moitié finie.

» Au milieu du second acte, dit le touriste, j'avais remarqué à côté de moi un gros monsieur qui, pendant le grand air de la chanteuse, lisait tranquillement un journal, que je reconnus au format. C'était *l'Observateur*. Je le fis remarquer à quelqu'un, en lui disant :

« Cet homme assurément n'aime pas la musique. »

— Chacun son goût! fut la réponse bien bruxelloise. *Ici les volontés sont libres*. Que voulez-vous? On nous donne soixante fois par an la *Barbe bleue* ou l'éternelle

Lodoïska! — A cela près, le spectacle est charmant ; on aime toujours à revoir d'anciennes connaissances. — Et puis, voici le bon côté, si l'acteur se trompe, tout le parterre peut au besoin lui souffler son rôle.

» Nous sortîmes du spectacle. La voiture nous attendait. Deux mendiants nous éclairèrent avec deux torches infectes qu'ils tenaient à la main, et nous forcèrent de les payer pour un service dont nous nous serions passés volontiers. Je reconduisis chez lui mon ami et en route nous continuâmes à nous entretenir du spectacle.

— En général, me dit-il, comment l'avez-vous trouvé?

— Passable.

— Vous êtes-vous amusé?

— Mais... *oui*.

— Y reviendrez-vous demain?

— Je crois que *non*. »

Cette décadence du goût fut l'effet des révolutions et des troubles politiques. Pendant tout le temps de la domination autrichienne, le théâtre avait été surtout fréquenté par l'aristocratie; les plus grands artistes s'y firent entendre et l'on y représenta les chefs-d'œuvre des maîtres les plus illustres avec un succès constant. Le déficit avait pour cause le chiffre élevé de la dépense.

On sait qu'en 1830 ce fut une manifestation faite au théâtre de la Monnaie, pendant la représentation de la *Muette*, qui fut le premier acte de la Révolution. De tout temps les Bruxellois aimèrent à faire des manifestations au théâtre. Il y en eut de célèbres au temps de la Révolution brabançonne, et de très violentes après l'annexion à la France, à ce point que les commissaires de la Convention durent intervenir pour y mettre un terme. J'ai lu à ce propos un décret très curieux de 1795, qui interdisait d'interrompre le spectacle et de faire des *interlocutions*, sous peine d'être conduit chez le commandant militaire. Il était défendu de traiter ses voisins de *muscadins* ou de *carmagnoles*. Pour exciter le patriotisme il fut décrété qu'à chaque représentation il serait chanté, entre les pièces, *un ou plusieurs airs patriotiques, approuvés par les représentants du peuple ou par le peuple en général*. — Tous vers ou chansons, jetés sur le théâtre, qui contiendraient des qualifications propres à caractériser un parti suspect à la Convention nationale, ne pourront être chantés; les autres pourront l'être avec l'approbation du *commandant militaire*, EN PRÉSENCE DE L'AUTEUR. — Tout acteur ou actrice qui se permettait d'ajouter à son rôle, était privé d'un mois de ses appointements, et dans le cas où il lui était fait

quelque application trop rigoureuse, le magistrat de police devait faire observer les égards dus à sa qualité d'artiste. — Les signes d'approbation ne pouvaient être que les applaudissements, et le silence celui du mécontentement.

Il faut croire qu'à défaut de réunions publiques, de meetings ou d'associations, le théâtre était à cette époque le lieu de rendez-vous dans lequel se produisait l'expression des griefs populaires.

VI

J'ai deux mots à dire du théâtre du Parc. — Celui-ci fut bâti en 1782, peu après le Vauxhall, et un *impresario*, nommé Bultos, y organisa une troupe d'enfants de 7 à 14 ans. La salle fut construite par l'architecte Montoyer, dont une rue voisine du Parc porte aujourd'hui le nom. L'octroi fut accordé pour dix ans. Il autorisait les entrepreneurs à construire dans le massif entourant le Vauxhall six boutiques dans lesquelles pourraient s'établir des marchands de la ville, à la condition de n'y débiter que des parfumeries, des bijoute-

ries, des quincailleries, des articles de modes, des livres et des estampes. Cet endroit devint par le fait un centre de plaisirs. Mais à peine l'autorisation venait-elle d'être accordée, que le cardinal-archevêque de Malines adressa au gouvernement une requête pour faire interdire les spectacles d'enfants, disant que c'était une excitation à la paresse, à la débauche et à la dépravation. — Le gouvernement, cette fois, ne fut pas de l'avis du prélat. Il jugea que, dans l'intérêt de l'art, il fallait, si l'on voulait arriver à posséder de bons acteurs, les exercer de bonne heure et qu'un artiste dramatique ne se forme pas en un jour. Toutefois, il admit qu'il fallait exiger certaines garanties dans l'intérêt de la morale et il invita l'amman de Bruxelles à se faire remettre une liste des enfants engagés, ainsi que le consentement des parents. Les représentations ne furent autorisées que l'hiver, et les jours où il n'y en avait pas au grand théâtre. Au bout de deux ans l'entrepreneur fit faillite et le théâtre du Parc devint un théâtre ordinaire.

On a conservé un prospectus en date du 5 juillet 1805, publié par le sieur Louis Dusar de Lille, entrepreneur du Vauxhall.

« Il existe, dit ce prospectus, dans le Parc superbe de

cette ville, un édifice charmant, destiné aux divertissements publics, qui, à raison de la beauté du local, devrait être le point de réunion de la société qui s'y promène. Mais la mauvaise tenue des jardins et la médiocrité des comestibles que l'on y vend, en éloignent toutes les personnes qui seraient tentées d'y chercher quelques amusements. Ces considérations ont déterminé le propriétaire du cirque de Lille à louer la totalité de ce local pour y former un établissement semblable à celui qu'il a formé dans son pays.

» L'entrepreneur ne se dissimule pas les mises de fonds considérables que nécessite la régénération de cet établissement, mais les autorités daignent le protéger, et il espère trouver de l'encouragement dans l'accueil qu'il recevra des Bruxellois, qui aiment ce genre de fêtes, surtout lorsque les convenances y sont scrupuleusement observées. Voici les divers objets d'utilité et d'agrément que l'on y trouvera : C'était d'abord un *salon littéraire et politique* réunissant tous les journaux, écrits périodiques et autres nouveautés, puis un salon destiné aux jeux de société, où l'on trouverait principalement les *échecs*, le *trictrac*, les *dames*, le *loto*, les *dominos*, le *solitaire* ; un salon avec des billards, puis un café élégamment orné et abondam-

ment pourvu de toutes sortes de vins, liqueurs et rafraichissements au prix le plus modique ; une salle de restaurateur où l'on trouverait, à toute heure de la journée, à la carte et à prix fixe, tout ce qui concerne *l'art du restaurateur* ; une salle isolée du corps de logis principal, destinée à former une tabagie, *seul endroit où il serait permis de fumer.* »

Tous ces salons, y compris le restaurant, devaient être ouverts... à 6 heures du matin — pour être fermés à 9 heures du soir. Le soir aussi il y avait spectacle au théâtre du Parc, et pour le jour il y avait dans le jardin des escarpolettes, des jeux de bagues, de cible, de *culbute*, de *becbois* et de *trou madame*.

Enfin — ce qui paraîtra singulier — il y avait des *bains chauds* pour hommes et pour femmes dans des appartements commodes où l'on trouvait toute l'attention, la décence et la propreté désirables.

Le prix d'abonnement au Vauxhall était de 24 francs par an pour une famille de 4 personnes et l'entrée gratuite pendant la kermesse.

Le Vauxhall est resté pendant longtemps un café, derrière lequel se trouvait la salle de bal de la noblesse. Aujourd'hui les bâtiments sont occupés par le Cercle artistique et littéraire. J'aurai l'occasion de reparler du

Vauxhall à propos du Parc. — Il est entendu que je ne m'occupe en ce moment que des vieilles habitudes des Bruxellois.

VII

Les Bruxellois ont de tout temps aimé la promenade. Autrefois, pendant la belle saison, la foule élégante affluait dans la grande allée du Parc; les équipages et les cavaliers se réunissaient à l'Allée-Verte, protégée, comme on disait en vieux style, contre *les feux du jour*, par deux rangées de grands arbres bordant le canal et les prairies.

C'est là que les mondains allaient trainer leur opulence et souvent leur ennui.

Les beaux messieurs empruntaient aux Anglais la coupe de leur habit et leur chaîne d'acier, aux Américains la forme de leur chapeau; une ample cravate de mousseline étalait ses plis gracieux sur leur gilet à grands revers. Ils manœuvraient leur léger tilbury à travers la cohue des *landaus* et des calèches massives. La médisance exerçait là son empire. On se racontait à l'oreille l'état civil et l'arbre généalogique des passants,

on supputait leur fortune, on débitait ces petites histoires qui font la joie des oisifs.

Ce beau monsieur qui a une si belle livrée, qui est-il? C'est un banquier tout frais émigré de Paris. — Cette jeune dame qui se cache dans son coupé, qui est-elle? C'est la femme d'un négociant que ses affaires appellent souvent en Allemagne. — Et le monsieur qui l'accompagne, qui est-il? C'est son cousin.

De l'Allée-Verte on poussait volontiers jusqu'aux Trois Fontaines, où l'on allait manger une matelotte, ou bien encore à Tivoli où l'on prenait le thé. Au coin de l'Allée-Verte, près de la porte Guillaume, la future porte de Laeken, au milieu d'un beau jardin, se trouvaient les Champs-Élysées. On allait aussi à la *Maison Blanche*, près des étangs d'Ixelles. Les vieux bourgeois de la capitale chantaient :

Et nous irons dimanche

A la Maison Blanche.

Toi-z-en nankin, moi-z-en bazin,

Tous deux en escarpins.

A Molenbeek, non loin des Quatre-Vents, il y avait un grand estaminet appelé le *Princen-Hof*, où, d'après les contemporains, la bière était vraiment *princièrè*. Elle s'appelait du reste *Princessenbier*. Une délicieuse

terrasse, ombragée de grands arbres, s'étendait derrière la maison, et quand le temps était beau, il y avait toujours foule en cet endroit.

Dans la ville même, il y a près de quatre-vingts ans, les cafés les plus renommés étaient, après celui du *Vauxhall*, le café *Suisse* et le café *Domino*, sur la place de la Monnaie, le café de l'*Amitié*, place Royale, vis-à-vis de l'hôtel de *Belle-Vue*, et le *Grand Café*, rue des Eperonniers, qui était en même temps une *restauration*. Ce *Grand Café*, qu'on appelait le *Grand* tout court, le *Duc Jean*, rue de la Putterie, sont déjà renseignés dans les almanachs du temps de Marie-Thérèse, avec le *Coffy*, le *Lion Blanc* dans la rue du Singe, les *Trois Perdreaux* près la Steenpoorte, le *Corbeau*, rue de l'Évêque, le *Bélier*, Marché aux Poulets, l'*Étoile* à la Grand'Place, les *Trois Rois* et la *Tête d'Or*, Marché aux Grains.

Le plus ancien hôtel, connu de temps immémorial, était celui des *Trois Seaux* dans la rue de la Montagne, où se trouvait aussi, il y a plusieurs siècles, l'hôtel du *Miroir*, voisin de la Tour de ce nom. C'est sous les ruines de cette Tour, après le bombardement, qu'on retrouva les anciens privilèges de la cité.

VIII

Les Parisiens raillaient volontiers les Bruxellois au sujet de leur amour de l'*estaminet*, qui leur semblait indigne de rivaliser avec le *café* français. Il y eut à cet égard des polémiques intéressantes et vives à coups de brochures et de pamphlets, de même qu'à propos de la manie des *kermesses* et du goût pour la bière. Les Belges eurent le dessus, disant que l'*estaminet* n'est pas ce qu'un vain peuple pense. « A Paris le peuple trouve dans de nombreux cabarets une liqueur rouge pompeusement décorée du titre de vin; à Bruxelles les ouvriers peuvent, à un prix très modéré, savourer une bière nourrissante et plus saine que les boissons dont la teinture a fait souvent tous les frais. Au premier abord, on conçoit difficilement le degré d'amusement que l'on peut éprouver à respirer dans un estaminet une atmosphère épaisse, et à boire, par habitude plutôt que par besoin, plusieurs rasades de bière. Mais plus on étudie le caractère flamand, plus on comprend que les jouissances de l'*estaminet* sont en harmonie avec le

goût tranquille et sédentaire des enfants de la Belgique. Il y a un luxe extrême dans les ornements de certains établissements. Rien de plus ingénieux, par exemple, que le mécanisme de cette *pompe* qui distribue au gré des consommateurs telle ou telle sorte de bière. Rien de plus élégant que ces lampes éclairées par le gaz, dont la vapeur s'échappe sans que l'odorat en soit blessé. » — Le *Grand Café*, l'*Éperon*, la *Porte Verte*, le *Messager de Louvain*, l'*Aigle*, la *Boule d'Or* étaient au nombre des plus beaux estaminets de Bruxelles.

Les commerçants allaient le soir au *Grand Café*, les jeunes gens au *Messager de Louvain*. Le jeu de dames y était en honneur. Les familles allaient de préférence au *Petit Paris*, rue Ducale. Le jardin de cet établissement était le rendez-vous de la bonne société. Cet endroit charmant et la renommée de ses gaufres y attiraient le soir beaucoup de personnes qui venaient y respirer l'air frais — « et beaucoup d'autres encore que des raisons particulières obligeaient de ne se montrer que la nuit, et qui redoutaient pour leur réputation l'éclat du jour. » Les Champs-Élysées étaient le rendez-vous des amateurs de la bière de Louvain.

C'est là, dit un écrivain du temps :

C'est là que ma bouche brûlante
Savoure de Louvain la liqueur pétillante,
Qui, brisant le lien de sa captivité,
Lance au loin le bouchon par la mousse emporté.

Dans les années qui précédèrent la Révolution, divers cafés eurent aussi leur clientèle spéciale. Les joueurs d'échecs avaient leur quartier général aux *Mille Colonnes*, où régnait une certaine étiquette, et où les dames allaient volontiers. Les joueurs de dominos se réunissaient au *Café Suisse*. Sous le roi Guillaume on y rencontrait surtout les réfugiés français. On y allait beaucoup aussi à cause d'une fort jolie demoiselle de comptoir. On louait fort le propriétaire de ce choix aimable et judicieux. La demoiselle était jeune et belle, avait de bonnes manières et savait tenir le juste milieu entre la pruderie qui éloigne le consommateur et la familiarité qui retient le désœuvré.

Obligée par position d'être officiellement gracieuse, elle savait, dans la distribution des sourires, dans l'envoi du coup d'œil, s'abstenir de toute préférence ostensible, et son adresse mesurait l'obligeance et les grâces à l'importance du consommateur.

Les riches habitants du quartier du Parc se réunis-

saient au *Café de l'Amitié*, Place Royale, vis à-vis de l'hôtel de Belle-Vue. Une société élégante s'y donnait rendez-vous le soir dans les salons du premier étage, où l'on jouait très gros jeu jusque fort avant dans la nuit. Les étrangers qui descendaient à l'hôtel de Belle-Vue et à l'hôtel de l'Europe y étaient admis.

D'après ce que disent les écrits du temps, les garçons y avaient un ton assez impertinent. On leur reprochait une fatuité ridicule, et on leur disait que l'arrogance du ton et des manières était incompatible avec le *tablier en sautoir*. C'était au Vauxhall qu'on allait savourer en été ce que, dans le langage de l'époque, on appelait *la crème refroidie et parfumée par le citron et la vanille*, mais on se plaignait de ce qu'on n'introduisit pas assez vite les nouveautés parisiennes, c'est-à-dire le punch aux Osages, les glaces à la Byron et les sorbets à la Talma.

IX

La consommation a joué de tout temps un grand rôle dans les mœurs bruxelloises. Ainsi j'ai eu entre les mains une petite brochure intitulée : *Promenade d'un jour aux*

environs de Bruxelles. C'est le récit d'un brave médecin qui a fait le tour de la ville en partant de Koekelberg. Or il ne fait pas moins de quarante stations dans les estaminets qu'il rencontre sur la route, et il parle à chaque page de l'agrément qu'il éprouve à se rafraîchir en chemin, sans compter que le soir il est tout heureux de rentrer à Bruxelles pour aller savourer un verre de bière aux *Trois Perdrix*.

Ce médecin recommandait sans doute à ses clients de ne boire que de l'eau.

Si les estaminets se sont agrandis et multipliés, quelle révolution s'est accomplie dans la presse !

Les journaux, autrefois, contenaient fort peu de choses, et le plus grand était plus petit que la *Chronique* à son début. Il n'y avait ni chemins de fer, ni télégraphes. Les plus graves nouvelles arrivaient avec de longs retards. On s'intéressait moins à la politique, et le fait divers, qui tient aujourd'hui une si grande place, en avait une fort restreinte. — Après la chute du premier Empire, il y eut une sorte de renaissance de la presse en Belgique. Un écrivain du temps nous affirme que, toute proportion gardée, les journaux étaient aussi nombreux à Bruxelles qu'à Paris — et aussi médiocres.

Il y avait l'*Observateur* : un journal sérieux, « dont le

style ressemblait parfois à une masse de plomb. —
Lourd, mais SOLIDE ! »

La *Gazette Générale* écrite en hollandais, quelque chose dans le genre du *Moniteur*, que personne ne lisait ; le *Surveillant*, qui s'appela successivement le *Mercur*e et le *Libéral*, un journal-pamphlet ; mais surtout l'*Oracle*, qui correspondait à peu près à l'*Étoile*, puis le *Journal de la Belgique*, le plus répandu de tous, que l'on appelait la *Petite Bête*.

Plus tard nous eûmes des journaux politiques qui défendirent avec énergie les griefs des Belges contre le gouvernement néerlandais : le *Mathieu Laensberg* que rédigeaient à Liège MM. Rogier, Lebeau et Paul Devaux, le *Courrier des Pays-Bas* dont les principaux rédacteurs étaient MM. Jottrand et Ducpetiaux, le *Belge* rédigé par Ad. Bartels, de petits journaux satiriques : la *Sentinel*le, l'*Aristarque* et le *Manneken*, et toujours la *Petite Bête*, qui vivait surtout de ses annonces. Il n'y avait de littérature proprement dite que dans la *Gazette des Pays-Bas* où le sceptre de la critique était tenu par le professeur Baron et par Sylvain Van de Weyer. Lesbroussart, un lettré de grand talent, d'origine française, écrivait le feuilleton littéraire dans le *Courrier des Pays-Bas*.

Il faut croire qu'en dehors des journaux on ne lisait

guère à Bruxelles, car un voyageur nous apprend que dans le principal, sinon l'unique cabinet de lecture de la ville, établi au Marché aux Bois, les publications périodiques se trouvaient encore sur la table à la fin du mois, « *vierges des attaques du couteau d'ivoire* » — façon classique de dire qu'elles n'étaient pas découpées.

X

Il me reste à donner quelques détails sur la société bruxelloise avant 1830. Des étrangers de toutes les nations, attirés par la beauté de la ville et le prix modéré de la vie, venaient habiter notre capitale. Le haut de la cité servait de résidence à une colonie anglaise estimée à plusieurs milliers de personnes, dont la dépense s'élevait à une somme annuelle de 20 millions au moins. Ces Anglais avaient peu de rapports avec la société indigène. La noblesse et la haute finance, les ducs d'Arenberg et d'Ursel, les princes de Ligne, de Chimay, de Gavre, les marquis de Trazegnies, d'Assche, les comtes de Lalaing, de Mérode, d'Aerschot, de Mercy-Argenteau, les barons de Sécus et de Stassart,

les Engler, les Meeus, les Coghen, les Mertens, qui donnaient des fêtes brillantes, y invitaient rarement les Anglais. La société belge elle-même était partagée en une foule de petites coteries, et la noblesse libérale, en tête de laquelle figuraient les Chasteler, les Duval de Beaulieu, les Vilain XIII, n'avait guères de rapports avec l'aristocratie catholique. La société était infiniment plus divisée qu'aujourd'hui.

En dehors de ces mondes divers, il y avait les réfugiés politiques, très nombreux, car Bruxelles fut pendant longtemps, et surtout de 1815 à 1830, le rendez-vous des célébrités proscrites de tous les coins du globe. On remarquait parmi les Italiens, le comte Arri-vabene, Guillaume Pepe, le patriote napolitain, et l'abbé Gioberti, qui fut le précurseur de Cavour; parmi les Français Merlin de Douai, Chazal le conventionnel, père du général Chazal, Ramel, Berlier, Cambacérès, tous d'anciens conventionnels qui avaient condamné Louis XVI; Cambacérès, devenu dévot, et qu'on voyait se prosterner dans les églises; Buonarottí, l'un des descendants de Michel-Ange et l'un des complices de Gracchus Babeuf, Arnault, l'auteur de *Marius à Minturnes*, Barrère, l'ancien membre du comité de salut public, qui habitait un appartement dans la rue de la

Montagne; David, l'illustre peintre qui mourut chez nous en 1825, et dont les obsèques furent célébrées avec pompe comme une sorte de protestation contre le gouvernement de la Restauration qui refusa même de laisser rentrer en France les cendres de l'homme qui avait peint le *Serment du Jeu de paume* et le *Sacre de Napoléon I^{er}*.

Voici un assez joli détail à propos du *Serment du Jeu de paume*, le tableau célèbre qui figure au Musée de Versailles et qui représente l'un des premiers et des plus glorieux épisodes de la Révolution française. Barrère en avait la gravure dans son salon. Le propriétaire de l'appartement qu'il occupait dans la rue de la Montagne, voyant cette planche, lui dit un jour : Qu'est-ce que c'est que cela ? — Vous le voyez, c'est le *Jeu de paume*. — Ah ! dit le bourgeois de Bruxelles en exhalant un soupir. Avouez, monsieur, que cette *passion du jeu* est une chose bien terrible ! Regardez tous ces personnages. N'ont-ils pas l'air d'une bande de possédés ? Ces trois-là qui s'embrassent ne paraissent pas trop mécontents de leur journée, mais celui-ci, dit-il, celui-ci qui serre les poings comme s'il allait tomber en convulsion, *je parie bien qu'il a tout perdu !*

Le personnage qu'il montrait ainsi, c'était Mirabeau.

XI

Cet incident donne une assez médiocre idée de l'intelligence du vieux bourgeois de Bruxelles au sujet des choses contemporaines; mais on ne voyageait pas alors, l'instruction était peu répandue dans les classes inférieures, et les excellentes écoles fondées sous le régime hollandais n'avaient pas encore eu le temps de porter leurs fruits.

Il est néanmoins étrange que, trente ans après l'époque où la domination française avait été introduite en Belgique, la connaissance de la langue du vainqueur fût restée si imparfaite dans l'ancien chez-lieu de la préfecture de la Dyle.

S'il fallait en juger par certains pamphlets du temps, on parlait à Bruxelles un véritable jargon, se rapprochant beaucoup plus du marollien que du français, et la conversation de la masse des habitants était émaillée de flandricismes qui la rendaient absolument ridicule.

Je dois dire qu'en lisant les écrits publiés en Belgique pendant la période qui sépare l'invasion française de la Révolution de 1830, je n'y ai pas trouvé de preuves de

cette infériorité notoire. Il existe dans la bibliothèque que le baron de Stassart a léguée à l'Académie un grand nombre de publications de tout genre qui dénotent une très réelle activité littéraire. On comptait des sociétés qui se livraient aux travaux de l'esprit avec une ardeur remarquable ainsi que l'attestent des collections de poésies, de chansons, d'essais en vers et en prose qui formaient à la fin de l'année de très intéressants volumes.

Phil. Lesbroussart avait publié, dès 1810, à Alost, un remarquable poème intitulé : *les Belges*, et la foule se pressa, dès 1826, aux cours publics et gratuits que donnèrent au Musée MM. Quetelet, Baron, Van de Weyer, Kickx, Drapiez, Dewez et d'autres encore.

Du reste, si la Belgique s'était trouvée dans un aussi profond abaissement que le prétendent des écrivains qui jugeaient les choses d'une façon très superficielle, on n'aurait pas vu en 1830 tant d'hommes d'une haute valeur surgir des rangs de la foule et se placer d'emblée à une hauteur morale et intellectuelle qui étonna l'Europe. Il se trouva que, dans ce petit pays si longtemps livré à la servitude, il y avait des orateurs, des législateurs, des jurisconsultes, des diplomates de premier ordre. Il se trouva aussi que la nation fut par-

faitement à même d'apprécier les exigences d'une des situations les plus difficiles où se soit jamais trouvé un peuple. L'éducation n'était donc pas si arriérée, ni le niveau général si bas qu'on voudrait le prétendre. La renaissance des arts qui se produisit immédiatement après la conquête de notre indépendance, les hommes d'élite qui se montrèrent partout à la hauteur de leur tâche, aussi bien dans la politique et dans l'administration que dans les affaires, dans la magistrature aussi bien que dans l'industrie et le commerce, furent la preuve vivante d'une culture au moins égale à celle des autres nations civilisées. Nous avons fait d'énormes progrès depuis, mais pour qu'ils aient été possibles il a fallu que la matière première existât, et le solide bon sens dont on a fait honneur à nos populations n'est pas éclos en une nuit comme un champignon dans une prairie. Il a été le fruit du long travail de plusieurs générations, et les Bruxellois d'aujourd'hui en particulier doivent se dire que s'ils doivent beaucoup à eux-mêmes, ils sont redevables de beaucoup à leurs ancêtres.

XII

Après nous être occupé des Bruxellois, parlons de Bruxelles même, qu'on appela de temps immémorial *l'ornement et les délices des Pays-Bas* (1).

La ville était renommée pour ses monuments, ses fontaines, ses volailles et ses légumes. On y fabriquait des draps superbes, des tapisseries magnifiques et surtout des dentelles, célèbres dans toute l'Europe. La fabrication des dentelles n'était pas abandonnée comme aujourd'hui à de pauvres ouvrières. Les dames du meilleur monde trouvaient dans ce travail délicat une agréable récréation. — La Senne, que l'on a connue à l'état d'égout, était une charmante rivière sur laquelle circulaient jusqu'à l'intérieur de la ville de petits et de

(1) Il y avait à Ixelles un centenaire qui avait été à Paris et qui avait pour sobriquet : Peke van *Eylse* (pour *Elsene*).

Les anciens racontaient, il y a une soixantaine d'années, aux jeunes, le dicton suivant :

Peke Van Eylse gepresen
Vertelde aan Mathys
Dat Brussel zal schooner wezen
Als het beste van Parys.

grands bateaux. Mais de terribles inondations engagèrent les magistrats à créer des fossés de décharge qui contribuèrent à détruire petit à petit le lit du cours d'eau. On redressa si bien ce lit qu'il finit par ne plus y avoir sur la Senne ni grands ni petits bateaux. — Le commerce eut alors à sa disposition le canal de Willebroek, construit par Locquenghien, au temps de la domination espagnole (P. 50 et 51). — Sous le règne du roi Guillaume on creusa le canal de Charleroi, et la rivière fut abandonnée à son malheureux sort.

Aujourd'hui que Bruxelles est la capitale d'un royaume indépendant et la résidence du monarque, tous les grands corps de l'État y sont rassemblés, ce qui constitue une population officielle très nombreuse et toujours croissante, mais il ne faut pas croire que nous fussions dépourvus jadis de cet imposant appareil. — Au temps où le prince Charles de Lorraine et de Bar était gouverneur général des Pays-Bas, nous avions dans nos murs, outre sa très pompeuse maison, celle du premier ministre, puis une foule de *conseaux* (on appelait ainsi les conseils) : le conseil d'État, le conseil privé, le conseil des finances, le conseil de Brabant, la chambre des comptes, la cour féodale, les chambres d'appel, le tribunal de la foresterie, le consistoire de la Trompe,



Le Canal de Willebroeck.

LE PONT DU RIVAGE, dit *Haut Pont*, avait été jeté sur le canal, à la hauteur



Le Canal de Willebroeck.

Une des prises d'eau d'alimentation du canal se trouvait à Molenbeek, au CHES VERT. Cette maison, établie sur une dérivation de la Senne et reconstruite en 1705, était une guinguette renommée. Abandonnée par suite de la construction du canal de Charleroi, elle disparut en 1842.

dont le chef était le grand veneur, la chambre de thonlieu qui avait dans ses attributions les routes et les rivières, l'audience militaire, l'alcadie dont la juridiction s'étendait sur les domestiques de la cour, la chambre ducale, qui avait juridiction sur la banlieue, puis les sept tribunaux de l'hôtel de ville, présidés par les chefs des 7 grandes familles patriciennes, un amman, un lieutenant amman et un bourgmestre, 7 échevins, 9 conseils des nations, un bureau de la trésorerie, un tribunal de la milice bourgeoise, un tribunal de commerce, un tribunal des pacificateurs, l'administration des 40 quartiers, puis les serments de l'arbalète, de l'arc, des arquebusiers, dans lesquels la noblesse jouait un grand rôle. On voit qu'il y avait là un très respectable état-major, et de quoi alimenter le commerce d'une grande ville.

Une *grande ville*, ce n'est pas assez dire, je devrais dire une ville superbe, car, il y a deux cents ans, Bruxelles renfermait quatre merveilles qui faisaient l'admiration de l'Europe. C'étaient son Hôtel de ville, le Parc, Sainte Gudule et le Palais de la Cour.

XIII

Ce Palais doit nous occuper un instant, car il était, comme le Vatican à Rome, comme Westminster à Londres, comme le Louvre à Paris, comme le Kremlin à Moscou, une véritable cité dans la cité même.

Chacun sait que le beau quartier qui comprend aujourd'hui la place Royale, la rue de la Régence, la place des Palais, la rue Royale et les boulevards, est de création moderne. La partie la plus haute de la ville, située sur le Coudenberg, ne comprenait jadis que le Parc et la résidence de la Cour. Les princes choisirent naturellement pour s'y établir la partie la plus salubre et la plus riante de la cité. Les premiers ducs de Brabant avaient commencé par y ériger, dans le Borgendael, un château fort, à l'aspect menaçant, et qui avait pour but d'inspirer le respect à la population. Le duc Jean III, puis les ducs de Bourgogne, puis Charles-Quint, puis les archiducs Albert et Isabelle agrandirent successivement ce qu'on appelait la Cour, jusqu'à ce qu'ils eurent construit un merveilleux et gigantesque édifice qui fut malheureusement dévoré par un incendie

dans la nuit du 3 au 4 février 1731. — Ce qui restait des murailles fut rasé en 1774 et 1775, à l'époque où les grands embellissements de Bruxelles commencèrent à s'exécuter dans le haut de la ville.

Il y a ici un point intéressant à établir. On appelle généralement l'*Ancienne Cour*, le Palais actuel du Musée. Cette ancienne *Cour* est celle des ducs de Lorraine, et n'a rien de commun avec le vieux Palais de Bruxelles.

Celui-ci avait ses deux façades principales sur le Parc et sur la place Royale actuelle, où il s'avancait jusqu'à l'endroit où se trouve la statue de Godefroid de Bouillon.

Le Parc lui-même, il y a deux siècles, s'appelait la *Garenne*, de *Warande*, parce qu'il était peuplé de gibier, et sur les anciennes gravures on voit des cerfs et des chevreuils qui viennent regarder par-dessus le parapet qui séparait la *Garenne* du jardin du Palais. — La chronique rapporte qu'un cerf fat abattu sous Albert et Isabelle pour avoir donné un coup de corne à une béguine.

Du côté de la future place Royale il y avait une vaste cour d'honneur ornée de fontaines jaillissantes, dans laquelle stationnaient les carrosses de la cour, et d'où l'on arrivait par une grille, dans une autre cour appelée

la cour *des Bailles*, à cause de la balustrade ornée de statues qui l'entourait.

L'aile gauche du Palais continuait alors sur une partie de l'espace que couvre aujourd'hui la rue Royale vers la rue de la Loi, et une vaste salle de fêtes dominait sur la rue d'Isabelle. Marguerite de Parme y reçut les nobles qui vinrent lui apporter la *Requête* signée à l'hôtel de Culembourg. A la hauteur de la rue Terarken s'élevait une magnifique chapelle, ornée d'une superbe *adoration des Mages*, due au pinceau de Jean Mabuse.

La salle qui longeait la future rue d'Isabelle, où se trouvait le jardin des arbalétriers, fut construite par le plus puissant des ducs de Bourgogne, Philippe-le-Bon. On y arrivait par un portique au-dessus duquel Charles-Quint fit placer sa statue. L'empereur était représenté s'appuyant sur un aigle et tenant une épée nue. La place située devant le Palais était entourée, je le répète, d'une vaste balustrade en pierres bleues travaillées à jour, avec des piédestaux surmontés des statues des ducs de Brabant et de figures d'animaux. Dans une petite cour contiguë aux Bailles, il y avait des échoppes, de petites boutiques autorisées par le prince, autour d'une très belle fontaine, alimentée par une machine hydraulique, située sur le territoire de Saint-Josse-ten-Noode.

Charles-Quint fit ajouter au Palais la chapelle gothique, d'une rare élégance, et qu'il enrichit d'incalculables trésors. C'est dans cette chapelle que se tenaient les assemblées des chevaliers de la Toison d'or qui résidaient dans les Pays-Bas.

Du côté du Borgendael, au-dessus des cuisines, à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'hôtel de Belle-Vue, s'étendait une immense galerie vitrée d'où les hôtes du Palais embrassaient la vue du Parc. Le mobilier était d'une rare magnificence. C'étaient là qu'étaient déposés les précieux manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne ; c'est là qu'on entassa successivement des chefs-d'œuvre de Van Eyck, de Memling, de Van Orley, des présents de tous les souverains, les précieux objets d'or et d'argent rapportés par les conquérants du Nouveau-Monde. On y voyait des lustres en or garnis de pierres précieuses, des dressoirs chargés de plats d'argent, des coupes admirablement ciselées. Dans les appartements de l'archiduc Albert, que Marie de Médicis habita lors de son séjour à Bruxelles, les murs étaient tapissés de brocart d'or et d'argent. Il y avait là aussi plusieurs salles très vastes où se réunissaient les États généraux des 17 provinces. Charles-Quint y abdiqua. Plus tard, sous Albert et Isabelle, ces salles furent ornées de

tableaux allégoriques de Rubens, de statues des princes de la maison d'Autriche. — Tout cela fut détruit dans cette fatale nuit de 1731. Le feu prit dans une cave où l'on faisait bouillir des confitures, et il se produisit exactement ce qui se passa de nos jours à l'incendie du Ring-Theater à Vienne. Les soldats refusèrent de laisser entrer les gens qui se présentaient pour porter des secours, disant que ce n'était rien. Les flammes se répandirent avec une effrayante rapidité, et au bout de douze heures l'immense et splendide édifice était réduit en cendres, sauf la chapelle.

Une sévère étiquette défendait à n'importe quel personnage de pénétrer dans la chambre de la princesse. Or, l'archiduchesse Marie-Élisabeth, sœur de l'empereur Charles VI, était profondément endormie quand un hallebardier, enfonçant les portes, fit irruption dans ce sanctuaire et montra à la princesse le feu qui gagnait ses appartements. Elle n'eut que le temps de passer une robe et un bas. Quelques-uns disent que le hallebardier l'enleva à peu près nue dans ses bras. Poursuivie par les flammes, dont l'intensité faisait crouler les plafonds sous ses pas, elle courut se réfugier chez le prince de Rubempré, son grand veneur, qui habitait l'hôtel formant aujourd'hui l'angle de la rue de la Régence et de

la place Royale. — Le hallebardier fut puni pour avoir violé la consigne, et récompensé pour avoir sauvé l'archiduchesse. — L'incendie fit de nombreuses victimes. On retira des décombres beaucoup de morts et de blessés. Une dame d'honneur de l'archiduchesse fut cruellement brûlée et mourut, quelque temps après, du saisissement qu'elle avait éprouvé. — Inutile d'ajouter que la perte fut immense. Les richesses de tout genre que les souverains s'étaient plu à accumuler dans ce palais, disparurent sous les ruines, mais la perte la plus regrettée fut celle de la collection des Rubens qui ornait le grand salon. Il en existe des copies à Londres dans la galerie du duc de Westminster. Dans les montagnes de cendres qui couvraient le sol, on trouva une grande quantité d'or et d'argent fondu et des pierreries. On avait ordonné sur-le-champ toutes les mesures possibles pour sauver le palais. Les ouvriers menuisiers, charpentiers, couvreurs, maçons, avaient été requis par les magistrats; les brasseurs avaient reçu l'ordre d'amener sur leurs charrettes des tonneaux d'eau. Mais tout fut inutile, et la royale demeure des ducs de Bourgogne, si riche en trésors historiques, passa à l'état de souvenir.

Quarante ans après il n'y avait sur cet emplacement que de tristes mesures.

XIV

Chassée par l'incendie, la cour se réfugia dans un autre palais situé plus bas, sur l'emplacement actuel du Musée et qui était le palais de Nassau, habité jadis par Guillaume le Taciturne. Ce palais était conçu dans le style gothique, et à l'endroit où se trouve aujourd'hui la porte du Musée, il y avait un donjon à tourelles surmonté de la statue de Saint-Michel. Du derrière de ce palais, du côté de la rue de Ruysbroeck, on avait une vue splendide sur les campagnes. Quant au jardin du palais, il montait vers la rue de Namur et s'arrêtait à l'hôtel de Croy, au delà duquel étaient les écuries de la cour.

Ainsi la place Royale actuelle était la cour des Bailles, sur laquelle donnait l'entrée du palais, à l'endroit où l'on a percé la rue qui conduit au Parc. — Au fond était la vieille église de Coudenberg rebâtie à la fin du xviii^e siècle, et dépendante de l'abbaye qui devint plus tard l'École militaire. La rue de la Régence n'existait pas; quant au Parc, accidenté, composé de

montagnes, de vallons et de ravins, tour à tour bois, garenne et promenade, il était le jardin de la cour.

Je l'ai déjà signalé comme le plus vieux monument de Bruxelles, plus vieux que Saint-Michel, plus vieux que Sainte-Gudule. Il n'est pas vrai cependant qu'il soit un débris de la forêt de Soignes, et il semble à peu près certain que les ducs de Brabant commencèrent à le planter en même temps qu'ils jetaient les fondements de leur palais sur le Coudenberg. Ils en firent en même temps une garenne entourée de murailles, que Philippe le Bon étendit depuis son palais, d'un côté jusqu'au Treurenberg, de l'autre jusqu'aux portes de Namur et de Louvain. A l'une des extrémités, du côté de la porte de Louvain, Charles-Quint fit construire une petite maison qu'il habita, après son abdication, en attendant son départ pour l'Espagne.

XV

Au XVII^e siècle le Parc était dans toute sa splendeur, rempli de plantes rares, de gibier, de volières peuplées d'oiseaux exotiques, renfermant une très belle *orangerie*, qui a laissé son nom à une rue. On y voyait un

labyrinthe, des grottes, un étang poissonneux, un vignoble dont le cep venait de Bourgogne et qui produisait de très bon vin. L'étang était assez vaste pour qu'on y pâtinât l'hiver. Près de l'orangerie il y avait un musée d'armures dont plusieurs sont aujourd'hui à la porte de Hal; on y conservait aussi la peau de trois chevaux historiques, collée sur des modèles en bois. C'étaient le cheval de Philippe II, celui qu'avait monté l'archiduc Albert au siège d'Ostende et le coursier sur lequel l'infante Isabelle avait fait son entrée dans la capitale. Du même côté l'on voyait sur une pelouse un tir à l'arc et des fontaines monumentales, et il y avait un écho qui répétait la voix jusqu'à douze fois.

Au temps où le Parc était le jardin du Palais, on ne l'ouvrait pas régulièrement au public. Celui-ci n'en vit ouvrir les portes toutes larges qu'à une triste époque de notre histoire.

Au mois d'août 1695, le maréchal de Villeroy bombardait Bruxelles, et ses boulets rouges détruisirent 4,000 maisons. Un grand nombre de familles vinrent alors se réfugier au Parc sous des tentes, en attendant que l'on eût rebâti leurs demeures.

J'ai lu une assez plaisante histoire qui se rattache à ce triste épisode du bombardement.

Un brave bourgeois qui avait fui sa maison près de l'église Saint-Nicolas, regrettait surtout une tonne de vieille bière qu'il s'était promis avec joie de déguster. Tout à coup, tandis que les bombes pleuvaient sur la ville, il prit la résolution de courir du Parc jusqu'à sa demeure pour aller chercher un cruchon de son précieux nectar. Rien ne put le détourner de cette folle entreprise; il franchit tous les obstacles, arriva jusqu'à sa maison qu'il trouva déjà toute dégradée par l'artillerie française, descendit à la cave et remplit un cruchon de bière mousseuse. Mais une bombe traversant le plafond vint tomber à quelques pas de lui. Elle allait éclater. Sans perdre son sang-froid, il jeta la bière sur la mèche, qui s'éteignit. Puis le brave homme remplit de nouveau sa cruche et remonta vers le Parc où il fut accueilli par des hurrahs enthousiastes.

Je ne répons pas de l'authenticité de l'histoire, mais elle est bien dans les mœurs des vieux bourgeois de Bruxelles.

Il y en a une autre qui se rapporte à un prince, et qui se passa quelque vingt ans plus tard. Au mois d'avril 1717, l'empereur de Russie, Pierre-le-Grand, vint à Bruxelles. Vous savez que ce prince aimait à boire, et il est certain qu'il but sur la margelle du bas-

sin de Marie-Madeleine, situé dans l'unique bas-fonds qu'on ait conservé aujourd'hui. Il y a là une inscription latine qui nous apprend que *le czar Pierre Alexiowitz, grand-duc de Moscovie, s'asseyant au bord de la fontaine, ennoblit l'eau en la mêlant à son vin, à 5 heures de l'après-midi, le 16 avril 1717.* — Quel est au juste le sens de cette inscription? Elle est expliquée de façons diverses : D'après les uns la régence de Bruxelles offrit au czar un banquet dans le bois de Marie-Madeleine et l'on mit rafraîchir dans le bassin le vin destiné au repas. Le grand homme ayant trop fait honneur à la dive bouteille serait tombé dans l'eau et on l'en aurait retiré tout trempé. D'après d'autres, le héros de Pultawa serait venu dans une promenade se désaltérer à la fontaine et le lendemain, par un de ces caprices bizarres dont sa vie est remplie, il aurait voulu boire du vin en l'honneur de l'eau où s'était étanchée sa soif impériale. Je suis plus tenté de croire qu'il mit tout simplement de l'eau dans son vin pendant le repas. Il y a quelques années le prince Demidoff a fait présent à la ville de Bruxelles d'un buste en bronze du czar, placé près du bassin de *Marie-Madeleine* où

Sur un roc tristement couchée,
Cheveux épars, les yeux baissés,
La pénitente désolée,
Semble songer aux doux péchés
De sa jeunesse évaporée.

Le Parc ne fut pas seulement un lieu de plaisir, il devint souvent le théâtre de sanglantes batailles, entre autres en 1718, pendant les troubles qui se terminèrent par l'exécution d'Anneessens, le martyr de nos libertés communales, puis en 1745, lors d'une nouvelle invasion française. La paix ne se rétablit pour longtemps que sous le règne paternel de Marie-Thérèse.

XV.

Comment ce bois de haute futaie, avec ses montagnes et ses ravins, est-il devenu la monumentale promenade que nous admirons aujourd'hui ?

Après l'incendie du Palais en 1731, le Parc fut abandonné, et se couvrit d'herbes sauvages, que paissaient des bêtes fauves. Charles de Lorraine résolut de renouveler l'aspect de l'ancien jardin de nos princes et son entourage d'hôtels qui tombaient en ruines. Il en char-

gea les architectes Guimard et Montoyer, et Zinner (1), le jardinier de l'orangerie. On mit la main à l'œuvre en 1774 et les travaux durèrent 14 ans. On ne conserva qu'une partie de l'ancien Parc, la partie boisée ; le reste fut nivelé, comblé, aplani, et le superbe quartier du haut de la ville surgit des décombres. La dépense fut considérable, mais on eut l'idée de faire contribuer les ordres religieux qui possédaient d'immenses richesses. — Il en résulta que c'est en partie *aux couvents* que nous devons le quartier du Parc. C'est avec leur argent que l'on procéda à l'enlèvement des terres des anciennes fortifications qui servirent à combler les bas-fonds.

Au début de cette transformation la rue de la *Loi* s'appela la rue de *Brabant*, la rue Ducale la *rue des Genevois*, parce que des négociants de Genève vinrent s'y établir. La place des *Palais* fut primitivement la rue de *Belle-Vue*. Sous la République la rue *Ducale* devint la rue de l'*Égalité*, la rue Royale et la place Royale la

(1) Zinner fut plus tard inspecteur de la forêt de Soignes, et quand son grand âge l'eût mis dans l'impossibilité de remplir ses fonctions, il obtint un emploi dans l'administration des hospices. Il mourut à Bruxelles plus qu'octogénaire, dans la maison du *Cygne* à la Grand-Place. N'ayant pas d'héritiers, il légua tout ce qu'il possédait à un barbier, nommé Hommelen, qui l'avait toujours servi et lui avait donné des soins affectueux.

rue et la place de la *Liberté*. Tous les plans de ce quartier, avant d'être exécutés, furent soumis à la cour de Vienne où ils sont encore. Un membre du conseil de Brabant, M. Van Volxem, fut chargé d'aller recueillir dans les couvents les sommes destinées à payer les travaux.

On acheta plus de 3,000 arbres de diverses essences pour les plantations du Parc, spécialement des ormes, des frênes et des bouleaux.

A l'origine de cette transformation qui faisait de l'ancien bois des ducs de Bourgogne une promenade publique, le Parc occupait la plus grande partie de la place des Palais, qui n'était qu'une rue, et l'espace actuellement déblayé formait ce qu'on appelait le *Petit Parc*, une sorte de quinconce planté de tilleuls. C'était le rendez-vous habituel des gamins de Bruxelles, qui s'y livraient à leurs jeux et n'y trouvaient rien à dévaster comme dans les autres parties du Parc, dont le *petit* était séparé par un lattis. Le gamin de Bruxelles était alors comme aujourd'hui essentiellement destructeur.

Les travaux d'embellissement dont je viens de parler furent achevés sous le règne de Joseph II, ainsi que le Vauxhall et le théâtre du Parc. Sous le règne du roi

Guillaume on construisit la salle de bal qui servit au Cercle des nobles jusqu'au jour où le *Cercle artistique et littéraire* s'installa dans ses locaux actuels. Les petits magasins de quincaillerie qui se trouvaient à l'origine dans l'enclos du Vauxhall avaient été supprimés sous la République française. Les pavillons déserts devinrent pour la plupart des refuges dans lesquels le cafetier reléguait ses bouteilles vides. Dans l'un de ces pavillons on fabriqua pendant un certain temps — je vous laisse à deviner quoi? — de la poudre à canon.

XVI

Bruxelles a toujours été pauvre en locaux où l'on pût célébrer de grandes fêtes. — A la fin du siècle dernier et au commencement du siècle actuel, c'est au Parc et au Vauxhall que se tenaient presque toutes les solennités officielles. On illuminait le Parc à l'aide de globes de cristal, on y organisait des ascensions aérostatiques avec les ballons inventés par Montgolfier. En 1791, après la Révolution brabançonne, pour l'inauguration de Léopold II, qui succédait à Joseph II comme duc de Lothier, de Brabant et de Limbourg, on y tira un grand

feu d'artifice. En 1803, quand Bonaparte Premier Consul fit son entrée à Bruxelles avec une escorte de 12,000 hommes et qu'il y fut reçu avec cette adulation que rencontrait partout le vainqueur des Pyramides, les huit portes du Parc furent transformées en arcs de triomphe. Les allées, les bassins, les bosquets resplendirent de verres de couleur. On y lisait partout : *à Napoléon le Grand, à la Victoire, au Grand homme!* L'enthousiasme de Bruxelles rivalisait avec celui que témoignèrent les Gantois, et dont voici un spécimen :

Dans le jardin de la préfecture, à Gand, il y avait un aigle dans une cage, et sur cette cage on avait écrit :

Napoléon, je vous salue,
Et je rends grâce à ma captivité
Parce qu'aujourd'hui mon œil en liberté,
Fixe un astre de près sans traverser la nue.

Si cet aigle, *si libre dans sa cage*, avait pu parler!...

Il n'y eut qu'un homme d'esprit qui sut mettre un grain de sel et d'ironie dans cet enthousiasme de commande : ce fut Norbert Cornelissen, un vrai Flamand de la vieille roche, qui voulut faire inscrire sur la façade de la petite Boucherie cette jolie inscription :

Les petits bouchers de Gand
A Napoléon le GRAND.

A Bruxelles il n'y eut pas de ces audacieuses facéties. La ville fit hommage à Bonaparte d'un magnifique carrosse de Simons, alors le premier carrossier du monde, et à Joséphine d'une robe de dentelle sortie des ateliers de M^{me} Vanderborgh, et qui fut présentée par une petite fille de douze ans, M^{lle} Romberg. La robe était enfermée dans un petit navire en bois de rose avec un mât d'or, des voiles de gaze, des cordages en fil d'or et une ancre d'argent. Sur un côté du navire, on lisait ces mots : *Barque de Bruxelles*. Il y eût un bal à l'hôtel de ville, un autre à la salle du Grand Concert, rue Ducale, une troisième fête au Vauxhall, où l'on avait dressé une tente monumentale, avec cette inscription à l'entrée :

Qu'elle est belle la fête où préside ta gloire!

Napoléon fit son entrée au Parc, à onze heures du soir, dans une voiture à six chevaux, escorté d'une garde d'honneur. Les orchestres disséminés dans le Parc jouèrent l'air fameux de Grétry : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* Mais il paraît que le bon peuple de Bruxelles ne fut pas très ébloui de ce pompeux appareil. — Les bourgeois, habitués à voir se mêler à la foule les empereurs et les princes autri-

chiens, haussèrent les épaules en voyant Napoléon monter dans un carrosse à six chevaux pour se rendre de la préfecture, qui était place des Palais, au Vauxhall, c'est-à-dire à quelques pas, à travers un jardin.

Le grand homme ne dut pas être fort enchanté, car il resta tout au plus une heure, et le banquet organisé au Vauxhall fut servi après son départ.

Le plus clair résultat de la fête fut une dépense considérable pour la ville et des dégâts énormes dans le Parc où l'on avait admis 12,000 invités, en laissant le peuple à la porte.

Il courut beaucoup de *racontars* au siècle dernier sur des aventures galantes dont le Parc était le théâtre. Un ministre autrichien y allait souvent retrouver le soir une charmante bouquetière qui, pendant le jour, vendait des fleurs à la porte du Parc, à nos aimables aïeux. — Parmi les habitués du Parc, on cite la belle comtesse de Schoenfeld dont le mari fut généralissime des troupes belges au temps de la révolution brabançonne. C'était une sorte d'amazone, qui, dit-on, cassait la tête à ses postillons d'un coup de pistolet, quand ils n'allaient pas assez vite à son gré. Cette lionne affectionnait surtout le Vauxhall. Elle venait s'y installer chaque soir. Un

laquais la suivait portant une cassette contenant tout ce qu'il fallait pour écrire. Elle allait s'asseoir à une table, y plaçait son écritoire, se faisait servir une glace ou un verre de punch, et avant de procéder à sa correspondance posait à côté d'elle deux petits pistolets mignons pour se défendre en cas d'attaque, — précaution qui n'était pas inutile en ces jours troublés.

Pendant tout le temps de la domination autrichienne le Parc servit de camp aux impériaux et fut souvent le théâtre de sanglantes échauffourées. Les patriotes de 1790 s'y battirent à diverses reprises contre les *Kaiserlicks*. On y fit aussi des manifestations en l'honneur de Heintje Vandernoot et des États de Brabant. Après la révolution française, quand les nobles émigrèrent pour se réfugier sous l'égide de l'Autriche et de la Prusse, Bruxelles devint pour eux un asile comme pour les milliers de familles qui s'installèrent chez nous pendant la guerre franco-allemande en 1870 et en 1871. On se rappelle le Parc à cette époque, peuplé d'une foule élégante en l'honneur de laquelle on institua les concerts quotidiens qui continuent pendant l'été. En 1791, on y rencontrait une multitude de belles dames et de messieurs poudrés, d'abbés galants et de gentilshommes

qui allaient grossir l'armée du prince de Condé. Le Parc ressemblait à un petit Versailles. — L'année suivante, la guerre était allumée. Dumouriez triomphait à Jemmapes, et les armées républicaines nous apportaient la liberté à la pointe de leurs baïonnettes. A partir de ce jour, aux petits maîtres succédèrent les sans-culottes ; le Parc entendit retentir sous ses ombrages la *Marseillaise*, la *Carmagnole* et le fameux *Ça ira* des révolutionnaires. Ce fut un temps de licence effrénée. C'est alors aussi qu'on renversa la statue de Charles de Lorraine pour en aller fondre le bronze à Lille. C'est alors qu'on brisa les statues dans les bosquets ; le Parc fut débaptisé et reçut le nom de *Cours de la liberté*. Un fervent jacobin parla même de le raser pour en faire une place publique sur laquelle on aurait célébré une grande fête républicaine comme celle de la Fédération du Champ de Mars à Paris. On enleva pour en faire des canons les effigies des *petits polissons de rois*, qui n'étaient autres que des anciens ducs de Brabant fort populaires en leur temps. — Les églises furent dévastées et l'on installa le culte de la *déesse Raison* dans l'église de Coudenberg. La déesse Raison, représentée par une belle fille, reçut les hommages des adeptes du nouveau culte et l'on entendit à cette occasion des dis-

cours dont les auteurs portent des noms connus dans la bourgeoisie de Bruxelles. Leurs descendants vont régulièrement à la messe.

C'était la fameuse époque où les commissaires de la Convention nationale firent voter à coups de sabre la réunion à la France. Dans certains endroits, de préférence dans les églises, on convoquait les citoyens, un caporal leur criait : *à droite ceux qui veulent la réunion, à gauche ceux qui la rejettent !* et ceux qui passaient à gauche y rencontraient des baïonnettes. Le commissaire proclamait le résultat *unanime*, on envoyait le procès-verbal à la Convention et celui-ci créait aussitôt un département de plus. — Cela s'appelait le suffrage universel.

Le Parc eut beaucoup à souffrir des actes de vandalisme des sans-culottes, et l'on y assista à des rixes entre les républicains et les *ci-devant* qui s'y montraient en perruque, ou les cheveux relevés en tresses à l'aide d'un peigne.

En ces temps de terreur, tout citoyen était suspect. On osait à peine se promener au Parc ; on n'en avait, du reste, guères l'envie. Les contributions de guerre qu'on préleva sur la Belgique eurent pour résultat de créer une misère profonde. Les magistrats de Bruxelles écri-

virent un jour à la Convention qu'il ne resterait bientôt plus aux habitants que leurs yeux pour pleurer. Cependant, lorsque le traité de Campo-Formio céda définitivement nos provinces à la République française, le préfet de la Dyle eut la prodigieuse idée d'élever une colonne dans le Parc à la mémoire des braves du département morts pour la défense de la patrie et de la liberté. La patrie, c'était la France ; la liberté, c'était le droit d'obéir. A cette occasion, quatre grenadiers apportèrent sur un pavois la première pierre de la colonne couverte de branches de laurier, de chêne et de cyprès. On déposa la pierre au milieu du petit bassin vert, mis à sec ; la musique exécuta le *Chant du départ*, le canon tonna et la pierre fut scellée dans le bassin. Je crois qu'elle y est encore. Quant à la colonne, il n'en fut plus question. — On eut beau faire, on ne réussit pas à faire de Bruxelles une ville française. Elle n'adoptait de Paris que les modes. Sous le Directoire, nous eûmes nos merveilleux et nos incroyables. C'étaient les dandys, les cocodès, les petits crevés, les gommeux du temps. Ces messieurs avaient adopté un langage spécial qui consistait à grasseyer et à modifier la prononciation de certaines lettres de l'alphabet : *C'est incoyable, paôle d'honneu!*

On allait au théâtre, au fond d'une *loze* avec une belle *péuque*, débiter de galants *popos*.

Le costume était un habit carré vert bouteille à boutons de nacre avec de longues basques, une énorme cravate en mousseline, des bas blancs à larges raies bleues, des bottes à gland d'or, une coiffure dite à oreilles de chien, surmontée d'un énorme chapeau à deux cornes, et enfin un gros bâton noueux, une sorte de branche d'arbre maniée par des mains couvertes de dentelles.

Les femmes à la mode portaient un simple jupon de linon transparent, à travers lequel on voyait la jambe non couverte d'un maillot ; la gorge et les épaules nues, des sandales sur les pieds nus, dont les doigts étaient ornés de bagues.

La première fois que ces toilettes apparurent au Parc il y eut une véritable émeute, et les belles dames durent prendre la fuite.

Un écrivain qui, plus tard, rapporta cet incident, fit à ce propos une réflexion piquante. « Les temps sont bien changés, dit-il. Que demain des belles quelconques renouvellent au Parc la tentative de ces dames, je jure bien qu'elles recevront un tout autre accueil, — de ma part au moins. »

Sous l'Empire la promenade reprit des allures plus calmes, et redevint le rendez-vous des familles et des flâneurs. C'est alors qu'on publia ces vers assez bien tournés :

Le voici, ce lieu si charmant,
Ce Parc, l'ornement de Bruxelles.
C'est ici qu'un essaim brillant
Et de muscadins et de belles
Étale un costume élégant.
C'est dans ces profondes allées
Que mille nymphes rassemblées
Semblent montrer à l'envi leurs appas
Aux mille oisifs suspendus à leurs pas.
L'une avec majesté, de sa robe trainante,
Va balayant le terrain sablonneux,
Une autre en style gracieux,
Dessinait sa traîne élégante
A travers son tissu moelleux
Fait ressortir sa taille provocante.
En guêtres de nanquin, en habits écourtés,
Nos adolescents en lunettes,
Suivent lentement ces beautés
Et par leurs intrigues secrètes
Exercent leur babil méchant.
Car les Flamands, il faut le dire,
Du beau sexe aiment à médire.
Et je veux leur dire en passant
Que rien n'est plus affreux que d'être médisant.

L'auteur de ces vers faisait allusion à des lettres anonymes qu'en 1802 on avait répandues à Bruxelles et dans lesquelles se trouvaient racontées des histoires

scandaleuses auxquelles on mêlait les noms des demoiselles les plus distinguées de la ville.

Sous le gouvernement hollandais, le Parc fut le rendez-vous favori des Anglais qui venaient s'y promener le matin vers onze heures pendant la belle saison. — Le dimanche il y avait foule dans la *Belle-Allée*. Le roi Guillaume et le prince d'Orange, quand ils étaient à Bruxelles, s'y promenaient souvent, se mêlant à la foule comme de simples particuliers. Ils ne se doutaient guères qu'après quelques années ce Parc si riant, si calmant dans sa douce fraîcheur, deviendrait un champ de bataille et que, pour les renverser du trône, derrière chaque arbre surgirait un combattant. Un mois avant la Révolution de 1830, au mois d'août, alors qu'on avait fait les préparatifs d'une illumination brillante à l'occasion de la fête du souverain, le peuple se souleva et toutes les boiseries, tous les décors furent livrés aux flammes. En septembre, ce furent les boulets des canons braqués à l'entrée de la place Royale, les balles des fusils braqués aux fenêtres des hôtels environnants qui vinrent mutiler les arbres et frapper dans les allées les défenseurs du pouvoir. Pendant plusieurs jours le Parc présenta un tableau sur lequel il est bon aujourd'hui de jeter un voile. Les

Hollandais qui firent avec les Belges la Révolution du xvi^e siècle et contre qui les Belges ont fait la Révolution de 1830, sont redevenus des frères, et à ce refrain d'alors :

La mitraille a brisé l'orange
Sur l'arbre de la liberté,

nous avons substitué cet autre plus humain, plus social et plus moderne :

Les peuples libres sont amis.

Heureusement le Parc sortit assez peu endommagé de cette lutte sanglante. Quelques vieux arbres géants, atteints par les boulets, furent entourés d'une armature en fer dont on les débarrassa après une quinzaine d'années. La plupart des statues furent réparées et, n'étaient les ouragans, qui ont fait plus de mal que les tempêtes populaires, notre antique promenade serait aujourd'hui plus imposante encore.

Le roi Guillaume avait fait supprimer le petit Parc, au grand désespoir des gamins de Bruxelles, pour faire de la rue de Belle-Vue la place des Palais. — Sous le régime autrichien on y avait construit deux vastes hôtels dont l'un était destiné à la chambre héraldique et l'autre aux ministres plénipotentiaires.

Ces deux hôtels forment aujourd'hui les deux ailes du Palais. Le roi Guillaume les fit relier en 1826 par la colonnade du milieu, et l'on créa en même temps la place des Palais. On voulut même la faire plus vaste qu'elle ne l'est aujourd'hui, en traçant une ligne droite du palais du prince d'Orange, devenu le Palais des Académies, jusqu'à la rue Royale, mais ce projet fut heureusement abandonné. Il a été question, il y a quelque temps, de le reprendre.

On avait essayé aussi, au temps de la domination hollandaise, de donner des noms aux diverses allées du Parc, de les baptiser *avenue du Palais*, *avenue de la Place Royale*, *avenue des Princes*, *avenue du Petit bassin*, *avenue de la Montagne*, *avenue des États généraux*, *avenue des Boulevards*, mais ces qualifications ne firent pas fortune, et il n'y a aujourd'hui qu'une seule allée qui ait un nom spécial, c'est l'allée asphaltée qui va de la Montagne du Parc à la rue Zinner.

J'aurai tout dit sur le Parc en ajoutant qu'en 1850 la grille actuelle fut substituée à la haie qui entourait la promenade et que les gamins s'amusaient à franchir en déjouant la vigilance des gardiens, qui étaient au nombre de trois pour cet immense périmètre. En 1842, lors des fêtes de septembre, une grande fête avait été

organisée dans le Parc, mais pour un public privilégié qui payait un franc d'entrée. Le peuple enserra la halle d'une foule compacte et qui devint à un certain point si menaçante qu'on fut obligé de lui ouvrir les portes. Elle se précipita à l'intérieur, et prit si bien sa revanche que le lendemain il n'y avait plus un brin d'herbe sur les pelouses. Il n'y a eu de police possible dans le Parc que depuis qu'il est entouré d'une grille. Sous le régime autrichien, sous la République et sous l'Empire, il y eut tour à tour aux pavillons d'entrée des factionnaires, le fusil au bras, des invalides armés d'une canne et des pompiers coiffés d'un casque. Plus tard, il y eut un règlement affiché aux portes, mais que personne ne lut jamais. Aujourd'hui la police veille à l'intérieur, et le Parc est éclairé le soir. Aussi pourrait-on difficilement renouveler la farce de ces fils de famille qui, vers 1820, sortant d'une orgie faite au Vauxhall, cassèrent le nez de toutes les statues placées autour du grand bassin.

Un dernier mot. — A l'endroit où l'allée asphaltée vient aboutir au rond-point, il y a deux groupes de Godecharles, l'auteur du fronton du Palais de la Nation. Ces groupes représentent les attributs du commerce et des arts. Dans le groupe qui représente le commerce, l'un des enfants tient un médaillon sur

lequel on discerne les restes d'un bas-relief. On a prétendu que celui-ci représentait Marie-Thérèse, et quelqu'un a prétendu m'y faire reconnaître un jour le profil effacé de l'Impératrice. Or, il y avait en réalité sur ce médaillon vide le chiffre du prince de Stahrenberg, ministre à Bruxelles lors de la création du Parc. A l'époque de la Révolution française, les républicains brisèrent le chiffre de l'aristocrate. J'ai appris que l'administration communale a l'intention de le faire rétablir.

XVII

Franchissons la grille du Parc. Nous voici en face du Palais de la Nation. C'est dans cet édifice qu'ont siégé, avant les Chambres belges et le Congrès national, les États brabançons de 1790 et le Conseil de Brabant sous Marie-Thérèse et Joseph II. La première pierre du monument fut posée en 1779, et on l'inaugura en 1783.

Le Conseil de Brabant ayant été supprimé avec le régime autrichien, les Français installèrent dans ce palais les cours de justice, d'où est venu le nom de la rue de la Loi. — En 1818, le palais, agrandi et appro-



La rue Terarken.

L'hôtel de Ravenstein, que l'on voit dans cette rue et qui est remarquable par ses deux balcons couverts gothiques, date de la fin du xv^e siècle. Il s'y tint une séance des États généraux en 1488.

prié par Vander Straeten, servit de local aux États généraux des Pays-Bas. On y fit de grandes améliorations à la suite d'un incendie qui en détruisit une partie en 1820, avec l'hôtel des affaires étrangères habité à cette époque par le prince d'Orange, et le Congrès national y tint ses séances en 1830 et 1831. — C'est là que fut décrétée la Constitution et que Léopold II prêta le serment constitutionnel. — Cet édifice a donc de glorieuses traditions historiques.

Un nouvel et désastreux incendie l'a détruit le 6 décembre 1883. Heureusement les flammes ont respecté la façade et l'intérieur est en reconstruction.

Pendant assez longtemps après 1830, le Sénat n'eut point de palais et siégea dans la salle de lecture de la Chambre des représentants, autour d'un tapis vert, comme un simple conseil communal. Il ne comptait alors que 48 membres. Il est aujourd'hui magnifiquement logé dans une salle décorée par Gallait.

Les hôtels du ministère, construits en même temps que le Palais de la Nation, ne furent appropriés à leur destination actuelle qu'après 1830, et appartinrent jusque-là à des particuliers (1). Le Palais des Acadé-

(1) On me permettra de noter ici que l'hôtel du ministère de la guerre fut construit par le sieur de l'Escallie, le bisaïeul de mes enfants.

mies, primitivement le Palais du prince d'Orange, date de 1823. Quant au Palais du Roi, il se compose de trois bâtiments distincts dont l'un fut la préfecture de la Dyle, et on les relia en 1826 par la colonnade située sur l'emplacement de la rue Héraldique qui conduisait à la rue Verte, aujourd'hui la rue de Brederode.

Il me reste, dans ce quartier, à signaler l'église de St-Jacques-sur-Caudenberg, qu'on appelle vulgairement l'église de *Gobert* — contraction de *Coudenberg*, qu'on prononçait *Couberg*.

Dans des temps fort reculés, il y a mille ans environ, sous le règne des fils de Charlemagne, une abbaye fut fondée sur les terrains qu'occupent aujourd'hui l'église de Coudenberg, la taverne du Globe et l'ancienne École militaire dans la rue de Namur. Ce monastère subit de nombreuses transformations. L'église qui en dépendait fut maintes fois détruite et rebâtie. Les iconoclastes la dévastèrent pendant les troubles religieux du xvi^e siècle, mais au xvii^e elle avait recouvré sa richesse. Donnant sur le Borgendael, elle était pour ainsi dire attenante au Palais des ducs de Bourgogne, auquel la reliait une galerie couverte, mais elle ne fut pas atteinte par l'incendie de 1731. En revanche, elle fut frappée par la foudre douze années plus tard. Elle tombait à peu près

en ruines quand on la comprit dans les travaux de reconstruction de la place Royale, et c'est Montoyer qui la fit telle qu'elle est aujourd'hui en utilisant les matériaux de l'ancienne église des Carmélites, située rue de Namur. J'ai déjà dit qu'on y célébra le culte de la déesse Raison, tandis qu'au sommet du dôme un bonnet phrygien remplaçait la croix. On voit que nous avons été beaucoup plus avancés que nous ne le sommes aujourd'hui. Qui oserait prédire ce que seront nos petit-fils dans cinquante ans?

XVIII

De temps immémorial on est arrivé en ligne directe du bas de la ville à la place Royale, c'est-à-dire au Cou-denberg, par la Montagne de la Cour. Cette grande artère qui s'étend de la porte de Namur à la porte de Flandre figure déjà, telle qu'elle existe aujourd'hui, sur les plus anciens plans de Bruxelles. C'était la chaussée, le *steenweg* en flamand. Il y a cent ans encore, cette grande voie marchande qui va de la place Royale au Marché aux Herbes, ne renfermait pas de magasins et était exclusivement habitée par des nobles ou de riches

bourgeois. C'était l'avenue du quartier aristocratique, composé tout entier de magnifiques hôtels.

Ainsi, à l'angle de la Montagne de la Cour, occupant tout le pâté situé entre la rue Villa Hermosa et la place Royale, y compris le ministère des travaux publics, s'élevait, entouré de superbes jardins, l'hôtel d'Hoogstraeten, bâti par les sires de Lalaing et de Montigny. — Plus bas, à l'endroit où sont les bains Léopold, c'était l'hôtel des comtes de Hornes. Dans l'intervalle, l'hôtel de Ravenstein; tous ces hôtels séparés par de petites rues qui descendaient dans la rue Terarken (P. 82). — L'une d'elles, la rue Notre-Dame, appelée la rue des Juifs, se prolongeait vers l'hôtel de Nassau par la petite rue du Musée, qui est enseignée sur tous les plans la rue des *Trois Cocus*. Pourquoi? Je l'ignore. Cette dénomination fut changée en 1806, époque où l'on trouva qu'elle blessait la décence : on avait attendu longtemps. La place actuelle du Musée fut d'abord la *Montagne du Prince*, puis sous les Autrichiens la *rue de la Cour* et sous la République la *rue de l'Égalité*, et se dirigeait en ruelle et par un passage voûté vers la partie inférieure de la Montagne de la Cour. C'était la ruelle de Jean de Nassau, plus tard le passage du Musée, actuellement fermé, qui s'arrête à l'endroit où se trouve le kiosque pour la

vente des journaux. A l'angle de la place et de la petite rue du Musée, en face du jardin de l'hôtel de Nassau, s'élevait jadis la maison où naquit Marnix de Sainte-Aldegonde. L'hôtel de Nassau, comme on l'a vu, devint la résidence de la cour après l'incendie de 1731. Charles de Lorraine et Joseph II l'habitèrent. Après la révolution française on y établit un lycée qui fut transporté en 1802 rue de Namur, dans les bâtiments de l'abbaye de Coudeberg, où l'on installa depuis l'École militaire. Il y eut alors au Musée une académie composée de trois facultés : droit, médecine, sciences et lettres, et une école de chant. — Dans l'ancien parc du prince d'Orange, le long de la rue de Ruysbroeck, s'ouvrit le Jardin Botanique et celui-ci y demeura jusqu'en 1826, époque de la fondation du jardin actuel. C'est alors aussi que le roi Guillaume fit construire le vaste bâtiment du Musée de l'industrie, dans lequel eurent lieu les expositions industrielles de 1830, de 1835 et de 1841. — Dans une partie de cet édifice on établit la bibliothèque des imprimés et ce qu'on avait sauvé de la bibliothèque de Bourgogne lors de l'incendie de 1731.

Dans les souterrains, du côté de la rue de Ruysbroeck, on installa l'Académie des Beaux-Arts; enfin, dès 1797, le Musée de peinture avait été formé avec les tableaux

éparpillés jusque-là un peu partout. — Le bâtiment de la grand'garde, au coin de la place Royale, date du temps de la domination autrichienne. Quant à la rue de la Régence, elle ne fut percée qu'en 1827, à travers l'hôtel de Maldeghem et les anciens jardins de l'hôtel de Nassau. Le pont de fer fut construit alors pour relier la place Royale au Sablon, et l'on y établit le commissariat de la guerre, dans les bâtiments qui servirent plus tard au ministère de la justice et qui ont fait place aujourd'hui au Palais des Beaux-Arts. Enfin, à l'endroit où se trouve l'hôtel du comte de Flandre, s'élevait au xv^e et au xvi^e siècle l'hôtel des ducs d'Aerschot et de Croy, qui fut reconstruit plus tard et devint l'hôtel d'Arconati, lequel fut occupé de 1834 à 1839 par le ministère de la guerre et plus tard par l'Athénée royal.

XIX

Si maintenant nous remontons la place Royale, du côté de la rue de Namur, nous arrivons à la rue des Aveugles, qui s'appelait la rue de l'Arsenal. On y trouvait les remises et les écuries de la cour, où les anciens princes entretenaient 200 chevaux et mulets et une tren-

taine de carrosses. — Le prolongement de ces bâtiments formait l'arsenal de la cour. Là étaient déposés entre autres la lance de Philippe le Bon, longue de 22 pieds, le fusil et l'armure de Charles le Téméraire, l'armure damasquinée de Charles-Quint, la lanterne sourde et les poignards qu'il portait lorsqu'il allait la nuit en bonne fortune, le principal étendard français pris à la bataille de Pavie, le mousquet d'ébène, monté en argent, dont se servait l'infante Isabelle pour la chasse au héron. La plupart de ces objets furent emportés par les Autrichiens quand ils évacuèrent la Belgique, et ils les ont gardés. Quelques autres, sauvés du naufrage, entre autres le manteau en plumes de Montézuma et le berceau de Charles-Quint, sont à la porte de Hal. La rue de Coudenberg, plus tard la rue de Namur, conduisait à la porte de ce nom, qui fut pendant longtemps une prison d'État, puis le dépôt des archives du Brabant, et l'on arrivait par là aux remparts (P. 90), qui devinrent le terrain des boulevards. Ceux-ci furent décrétés par Napoléon en 1810, mais exécutés seulement après sa chute, par le gouvernement des Pays-Bas. C'est ce même gouvernement qui, en 1822, fit percer jusqu'à la porte de Schaerbeek la rue Royale, qui s'arrêtait à la place de Louvain. Les travaux furent commencés le 18 juin, à l'occasion



Les remparts de Bruxelles.

La Grosse Tour, bâtie vers 1400 sur le rempart entre les portes de Namur et de Hal, fut démolie en 1807.

de l'anniversaire de la bataille de Waterloo. Jusqu'alors on allait à Schaerbeek par la rue Notre-Dame-aux-Neiges, dont une partie s'appelait la rue de la Brune Tartine. Le boulevard du Jardin Botanique avait été achevé dès 1820. — A l'endroit où fut construite la porte de Schaerbeek on voulait bâtir un palais pour le prince d'Orange. Mais on y renonça, et l'on ne créa que la place d'Orange, qui est aujourd'hui la place des Baricades; on construisit aussi l'Observatoire, puis le boulevard du Prince, qui devint le boulevard du Régent, parce que le Régent de la Belgique, le baron Surllet de Chokier, habita l'hôtel situé au coin de la rue Ducale et de la rue Latérale, vis-à-vis de l'ancien hôtel de Trazegnies. — Le boulevard de Waterloo vint ensuite : il allait jusqu'à la rue aux Laines; les autres boulevards, ceux du bas de la ville, sont postérieurs à la révolution de 1830.

XX

Ainsi, en moins de cent ans, le haut de Bruxelles a subi une métamorphose complète. Mais ce n'était pas tout encore. — Les deux Sablons ne formaient qu'une

seule place, coupée en deux par l'église de N.-D. des Victoires. Le petit était le cimetière de l'hôpital Saint-Jean, le grand servait de marché aux chevaux, et au milieu se trouvait un étang.

Dans la rue des Sablons, au n° 7, occupé aujourd'hui par M. l'échevin De Mot, résida le pape Léon XIII, à l'époque où il était accrédité en qualité de nonce pontifical auprès de Léopold I^{er}.

On arrivait au Petit Sablon, comme à présent, par la rue des Petits Carmes; mais un vaste couvent de Carmélites occupait tout l'espace compris entre la rue de Brederode et la rue Thérésienne, où s'élevait l'église, une des plus belles de la capitale. Joseph II ayant supprimé l'ordre du Carmel, l'église fut démolie en 1783 et les matériaux servirent à la construction de l'église de Saint-Jacques. — Vis-à-vis du couvent, à l'entrée de la rue des Petits Carmes, il y avait encore deux grands hôtels, dont l'un, l'hôtel de Jauche, appartenait au seigneur de Molembaix. C'est là que logea le duc d'Albe à son arrivée à Bruxelles et que furent arrêtés les comtes d'Egmont et de Hornes. Cette demeure seigneuriale s'étendait jusqu'à la rue actuelle du Pépin. Dans l'hôtel de Huysinghen, faisant face à l'hôtel de Jauche, existait sous Charles de Lorraine une *Aca-*

démie noble dont j'ai eu le programme sous les yeux. Les *académistes* y apprenaient l'équitation, les armes, les mathématiques, la géographie, le droit public et la danse, qui forment les deux principaux éléments de la diplomatie. Il fallait être gentilhomme pour y être admis, et chaque élève avait son valet de chambre logé dans son appartement. Plus bas, dans la rue des Petits Carmes, après l'hôtel d'Huysinghen, venait la maison de Gaesbeek, qui appartenait à Floris de Pallant, comte de Culenbourg. C'est là qu'eut lieu le banquet des *gueux*. Le duc d'Albe, pour effacer la mémoire de cet outrage à la majesté du roi d'Espagne, fit démolir l'hôtel, qui devint en partie un couvent de Carmes et en partie une écurie de mulets. Les Carmes furent chassés en 1796 et leur couvent devint une prison. — Tout à côté s'élevait en 1546 le palais de la princesse de Gavre, qui fut achevé par Lamoral, comte d'Egmont, l'illustre victime de la persécution espagnole, dont la statue est érigée aujourd'hui à l'endroit même où fut son berceau : — Cet hôtel d'Egmont, rebâti en 1753, est actuellement l'hôtel du duc d'Arenberg, illustré par des souvenirs historiques de tout genre. J.-B. Rousseau y reçut l'hospitalité, la reine Christine de Suède y résida pendant son séjour à Bruxelles, ainsi que le roi Louis XV, et

après la révolution belge, en 1831, le maréchal Gérard, qui vint défendre la Belgique contre les Hollandais.

XXI

C'est en face, au coin de la rue des Petits Carmes et du Petit Sablon, que se trouvait l'hôtel de Van Maanen, le ministre impopulaire du roi Guillaume, dont le peuple insurgé, pillà la demeure en sortant de la représentation de la *Muette* en août 1830. La maison rebâtie sur les ruines de cet hôtel fut occupée par le docteur Lebeau, le frère d'un des plus illustres fondateurs de la nationalité belge, et puisque je cite ce nom j'y trouve l'occasion de rappeler une anecdote assez piquante.

Le docteur Lebeau était l'ami intime du vieux duc d'Arenberg, son voisin, qui venait souvent lui rendre visite. Un jour, c'était un vendredi saint, le docteur Lebeau dînaît en tête-à-tête avec le nonce du Pape, Mgr Cappacini, un homme d'esprit, très sceptique et médiocrement orthodoxe, bien que prélat de la cour de Rome.

Le nonce et le docteur étaient attablés l'un vis-à-vis de l'autre, ayant entre eux une magnifique dinde truffée.

Lebeau avait défendu à son domestique de recevoir n'importe qui — *fût-ce le Roi lui-même* — comme dit Nevers dans les *Huguenots*.

Mais le duc d'Arenberg arriva et le domestique n'osa pas le congédier. Le duc força la consigne, entra dans la salle à manger, et trouva les deux convives en train de se livrer sur le cadavre de la dinde à un péché mortel.

Vous voyez d'ici le tableau.

— « Comment, monseigneur le nonce, vous vous permettez de faire gras le jour du vendredi saint, et vous mangez une dinde truffée! — Quel scandale! »

Le nonce ne perdit pas la carte.

— « Ne vous effarouchez pas, mon cher duc, dit-il sur-le-champ. Le docteur *me l'ordonne, et je le lui permets.* »

XXII

Je crois qu'il est temps de descendre des hauteurs — et nous prenons à cet effet une belle avenue plantée d'arbres. Cette avenue c'est la rue de Ruysbroeck d'aujourd'hui. Elle nous conduit au couvent des Jé-

suites, fondé sous le gouvernement du prince de Parme, Alexandre Farnèse, et achevé sous Albert et Isabelle. — Marie-Thérèse en fit un collège laïque, Joseph II une université, les Français une caserne et le roi Guillaume le Palais de Justice, récemment évacué par suite de l'inauguration du superbe édifice construit sur les plans de l'architecte Poelaert.

Le couvent des Jésuites était à la limite de l'ancienne ville, marquée par la Steenpoorte, où s'élevait une belle fontaine dont l'eau jaillissait par quatre bouches dans un bassin de marbre. On a bien fait de démolir la *Steenpoorte*, mais on aurait dû conserver la fontaine, car il n'y a jamais trop d'eau dans une capitale, même quand il y pleut 300 jours par an.

Nous passons devant l'ancien hôpital Saint-Jean (P. 98), d'où vient le nom de la rue de l'Hôpital, et nous descendons vers la Grand'Place, mais en faisant un petit détour pour saluer le plus ancien bourgeois de Bruxelles, le fameux Manneken, dont on parlait déjà, il y a plus de 500 ans. — C'était, à l'origine, la fontaine du *Petit Julien*.

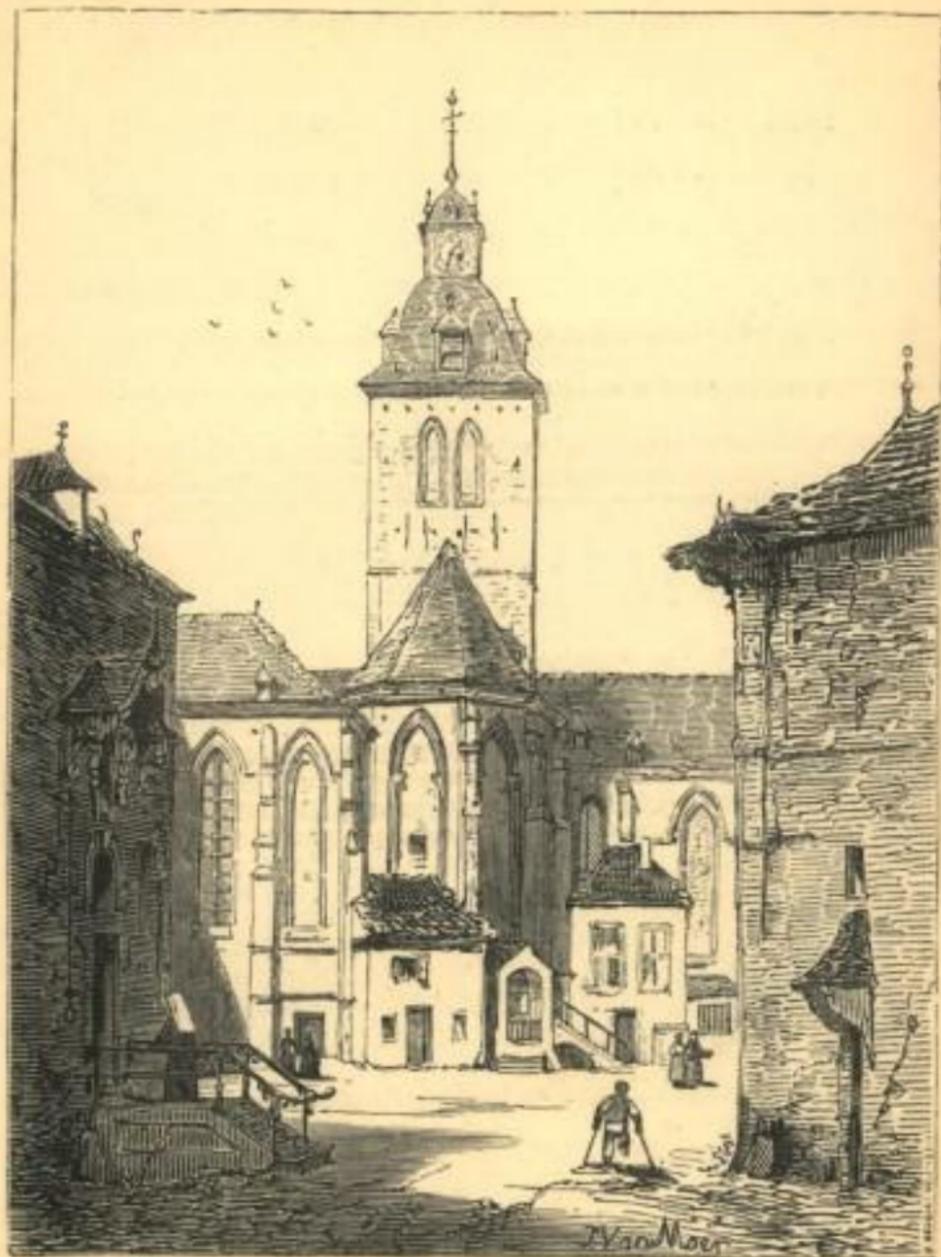
On s'est beaucoup occupé de ce petit bonhomme. Tous ceux qui ont écrit sur Bruxelles en ont parlé, et il a été l'objet de savantes recherches. — D'après les uns

la fontaine a été érigée par un riche bourgeois qui avait perdu son fils unique dans une fête publique et le retrouva au bout de cinq jours au coin de la rue de l'Étuve, occupé à faire... ce qu'il fait encore.

D'autres prétendent qu'au coin de cette rue demeurait une sorcière. Un enfant vint .. arroser sa porte. Elle le condamna à faire la même fonction à perpétuité au même endroit. Un saint homme éluda la méchanceté de la sorcière en mettant à la place de l'enfant une statue qui n'a cessé de fonctionner depuis.

Il y a une foule d'autres histoires aussi bizarres, entre autres celle d'un petit garçon qui sauva la ville au XIII^e siècle, en éteignant une mèche à l'aide de laquelle les ennemis voulaient y mettre le feu.

Le petit homme serait donc un héros. — Quoi qu'il en soit, la statue actuelle en bronze est un petit chef-d'œuvre de Duquesnoy, et date de 1648. Elle fut volée plusieurs fois, comme le *palladium* de Troie et d'Athènes, mais elle fut toujours retrouvée. Des Anglais l'enlevèrent un jour et la transportèrent jusqu'à Grammont, où elle fut reprise par les habitants qui la rendirent aux Bruxellois, après l'avoir exposée sur leur Grand'Place, où il en a existé longtemps une copie. Peut-être existe-t-elle encore.



Ancien hôpital Saint-Jean.

Construit vers l'an 1125; l'église fut consacrée le 5 mars 1131; la tour et le chœur, de style ogival primaire, datent de 1200 environ; le tout a été démoli en 1846.

Quand les troupes de Louis XV envahirent la Belgique, des Français, à leur tour, volèrent la petite statue, mais ils l'abandonnèrent à la porte d'un cabaret de la Petite Ile. Cet événement avait causé une vive irritation. — Le petit homme, remis en place, ayant été insulté par quelques grenadiers français, Louis XV, pour le venger, lui donna un habit de chevalier, avec le droit de porter l'épée; il lui conféra la noblesse et le décora de la croix de Saint-Michel, ce qui obligeait les troupes à lui rendre le salut militaire. — Le *manneken* est le vrai type du conservateur, car il a porté l'emblème de tous les régimes : la cocarde brabançonne en 1790, le bonnet rouge en 1793, l'uniforme de chambellan sous Napoléon, la cocarde orange en 1815, la blouse du patriote en 1830. C'est un petit homme essentiellement pratique et opportuniste.

J'ai retrouvé un joli quatrain sur le *manneken*; il est d'une dame et ainsi conçu :

Ma nudité n'a rien de dangereux,
Sans péril regardez-moi faire,
Je suis ici comme l'enfant heureux,
Qui fait pipi sur le sein de sa mère.

Nous voici tout près de la Grand'Place, le théâtre de tant d'événements historiques, près de cette place où

coula le sang des comtes d'Egmont et de Hornes et celui d'Anneessens — C'est là aussi qu'on célébra, pendant des siècles, les réjouissances publiques. C'était un lieu privilégié, où aucune troupe, excepté les Serments, ne pouvait paraître en armes. Dans les tumultes on en fermait les issues avec des chaînes attachées à des anneaux dans les rues adjacentes. Au XIII^e siècle, la Grand'Place était un terrain vague où s'élevaient quelques masures. On y posa la première pierre de l'hôtel de ville (*frontispice*) sous le règne de Philippe le Bon. Son fils, le comte de Charolais, plus tard Charles le Téméraire, posa, en 1444, la première pierre de la tour sur laquelle fut placée, dix ans après, la statue en cuivre de Saint-Michel. — On raconte une légende d'après laquelle l'architecte de l'édifice se pendit de désespoir d'avoir manqué à mettre la tour au milieu. — Cette histoire est de l'invention de Regnard, le comique français, qui publia la relation d'un voyage qu'il fit à Bruxelles. — Les nombreuses erreurs de son récit prouvent qu'il aurait pu servir de modèle au type créé par lui-même dans sa comédie du *Distrait*. La vérité est que l'hôtel de ville fut bâti en différentes fois, et qu'on y mit beaucoup plus de temps qu'il n'en fallut pour édifier le Palais de Justice. Les Bruxellois du XV^e siècle étaient

probablement aussi impatients que ceux d'aujourd'hui et s'il y avait eu des journaux à cette époque nous aurions gardé des preuves de cette impatience. Mais sous le règne de MM. les ducs de Bourgogne on ne disait pas toujours ce qu'on voulait. On avait le droit d'attendre et de payer. — Monsieur l'État, comme on dit aujourd'hui, laissait crier et faisait à sa guise. — Au xvr^e siècle, pendant les troubles calvinistes, il fut heureux pour Saint-Michel d'être placé très haut, car les protestants trouvaient fort mauvais qu'il y eût un saint sur la tour, et l'en auraient volontiers fait descendre. Les sans-culottes durent l'appeler le *citoyen* Michel. Il ne descendit de la tour que pour être réparé et redoré. — Ceux qui l'ont vu, il y a quelques années, déposé dans la cour de l'hôtel de ville, ont pu constater que, de près, il n'était pas beau.

Je pourrais remplir un volume avec l'histoire de l'hôtel de ville, des foires qui s'y tenaient tous les ans, des États généraux et des conseils des nations qui y siégèrent, des illustres personnages qui vinrent à son balcon voir passer l'*ommegang*, des douze fontaines monumentales qui décoraient la cour, et des dommages qu'il éprouva lors du bombardement de 1695. — Mais nous faisons une rapide prome-

nade et nous avons encore bien des choses à voir.

L'hôtel de ville renfermait au xv^e siècle la *Halle aux draps*, qui occupait une partie du premier étage. Vis-à-vis, sur la place; s'élevait la *Halle au pain*, qui, sous Marie de Bourgogne, tombait en ruines. Elle fut reconstruite sous Charles Quint, par sa tante Marguerite d'Autriche, et devint le siège de l'administration des domaines de la couronne. On lui donna donc le nom de *Maison du Roi*. La façade que l'on reconstruit aujourd'hui fut un des plus beaux morceaux du style ogival en Belgique. Les inscriptions latines, en lettres dorées, qui ornèrent la façade, furent commandées par l'infante Isabelle. L'une d'elles priait la vierge Marie de préserver la ville de la peste, de la disette et de la guerre. *A peste, fame et bello, libera nos Maria Pacis*. Ce qu'un homme d'esprit avait traduit par ces mots : *Peste ! la femme est belle ; libre à nous de la marier à Pâques !*

C'est dans une des chambres de cette maison historique que les comtes d'Egmont et de Hornes passèrent la nuit qui précéda leur supplice. Sous le règne de Joseph II on y enferma des prisonniers politiques. La *Maison du Roi* était alors le siège de divers tribunaux, et portait le nom de Palais de Justice. — Plus tard, on y dansa. La noblesse s'y donna rendez-vous à des con-

certs et à des bals, avant d'avoir fait construire la salle du *Concert noble* dans la rue Ducale. Sous la domination française on y installa le tribunal correctionnel, puis, sous le roi Guillaume, une société bourgeoise, la *Loyauté*, à laquelle succéda le *Cercle artistique*.

Chaque maison de la Grand'Place a aussi son histoire. La plupart d'entre elles furent reconstruites après le bombardement. La maison dite la *Louve*, trois fois dévorée par les flammes, fit comme le phénix, et ressuscita trois fois de ses cendres.

Avant le bombardement chaque maison avait son nom; on citait parmi les plus remarquables : l'Étoile, le Pot d'Étain, l'Écrevisse, la Gerbe, le Violon, la Taupe, le Pigeon, le Merle, le Saumon, la Chaloupe, la Demi-Lune, le Cornet, le Renard, l'Ange, le Sac, la Brouette. L'Étoile a été démolie, et c'est le *Cygne*, ancienne *Maison des Bouchers*, qui forme l'angle de la rue de l'Hôtel de ville. — À côté est la *Maison des Brasseurs*, surmontée de la statue du prince Charles; restent encore le *Sac*, ancienne *Maison des Menuisiers et des Ébénistes*, la *Louve*, le *Cornet* et le *Renard*, et l'estaminet le *Coffy*, dont la salle de spectacle, très fréquentée avant la construction du théâtre de la Monnaie, fut pen-

dant la révolution brabançonne le principal rendez-vous des patriotes.

Nous ne pouvons quitter la Grand'Place sans passer un instant par l'*Amigo*. D'après un vieux dicton populaire, il faut y avoir passé au moins une nuit pour être bourgeois de Bruxelles. Nous tâcherons de n'y passer qu'une seconde. — Au commencement du xvi^e siècle, on construisit derrière l'hôtel de ville une prison qu'on appela la *Vrunte*. C'est un vieux mot flamand qui veut dire *lieu fermé*. Les Espagnols comprirent *vriend*, *ami*, et l'appelèrent *Amigo*, ce qui prouve qu'ils avaient avec lui des relations intimes.

XXIII

Nous allons le quitter au plus vite et sortir de la Grand'Place par la grande rue au Beurre. Jusqu'en 1714, il n'y a donc pas si longtemps, il y avait là, en tête de la nef de l'église de Saint-Nicolas, une tour imposante qui était le beffroi de Bruxelles. A la base de cette tour se trouvait déposé le coffre des privilèges de la cité dont les magistrats avaient la clef.

Plus haut, dans la tour même, se trouvaient la cloche

d'alarme, qui annonçait la guerre, l'émeute, les grandes fêtes ; la cloche du travail, la cloche des incendies, la cloche des voleurs, la cloche des portes qui annonçait qu'elles allaient être fermées. Jusqu'en 1695, il y avait, en outre, un carillon qui rivalisait avec celui des Halles de Bruges. Il fut détruit par les boulets du maréchal de Villeroi. On en établit un nouveau en 1714, mais il était trop lourd pour la charpente qui le supportait, et dans la soirée du 25 juillet 1714, le beffroi s'écrroula, l'entraînant dans sa chute, et écrasant une vingtaine de maisons. — Par une sorte de miracle il n'y eut que quatre victimes. — On avait pu donner l'alarme à temps.

La tour du beffroi donnait sur la rue au Beurre. Derrière, du côté du Marché aux Herbes, il y avait une place appelée le Vieux Marché, et les *fripiers* qui y étalaient leur marchandise habitaient la rue qui a conservé leur nom. Celle-ci conduisait à la place de la Monnaie (qui était un marché au bord d'un fossé, appelé le Fossé aux Loups), en passant par la rue de l'Évêque, où s'élevait le Palais de l'archevêque de Malines. On était là, il y a deux siècles, à l'une des extrémités de la ville. D'un côté, l'on se dirigeait vers les bâtiments et les énormes dépendances du couvent des Augustins, — de l'autre, vers le couvent de Sainte-Élisabeth, dont une partie est

la caserne des grenadiers, et dont les vastes installations occupaient toute la Montagne de Sion ; puis on montait vers Sainte-Gudule pour trouver au delà le couvent des Annonciades, plus tard la caserne des guides.

XXIV

Les ordres religieux occupaient et possédaient une bonne moitié de la ville. En effet, tout près de Sainte-Gudule, il y avait le monastère des religieuses de Sainte-Gertrude, la maison pieuse du Calvaire, la maison pieuse des 12 Apôtres (où fut l'Athénée), la maison pieuse de Terarken, la maison pieuse de Sainte-Anne, rue de la Montagne, le Petit Béguinage près du jardin des Arbalétriers, dans la rue d'Isabelle. J'ai parlé des Carmes, des Carmélites, des Jésuites, de l'abbaye de Coudenberg ; il y avait encore le couvent des Minimes, le couvent de Saint-Pierre aux Lépreux, près de la rue Haute ; le couvent des Capucins, la maison des Pèlerins de Saint-Ghislain, le couvent des Brigittines, celui des Ursulines, celui des Visitandines, celui des Alexiens, celui des Beggards ou des Cordeliers, celui des Grands Carmes, celui des Chartreux, où Philippe le Bon résida



Église de Sainte-Gudule.

maintes fois; le couvent des Sœurs Noires, le couvent des Riches Claires, celui des Pauvres Claires, le couvent des Récollets, le couvent des Augustins de Jéricho, le Grand Béguinage, où l'on comptait 700 pensionnaires, logées dans 20 rues entourées de murs et de fossés, le couvent des Apostolines; à deux pas du couvent des Augustins, celui des religieuses Madeleines de Béthanie, celui des Dominicaines, celui des Capucines, voisin de celui des Augustins, celui des Chanoinesses de Berlaumont. — L'emplacement de la plupart de ces monastères est indiqué par les rues qui ont gardé leur nom. — Si nous franchissons les portes de la ville, nous trouvons sur le territoire d'Etterbeek et d'Ixelles l'abbaye de N.-D. de la Cambre, occupée par des religieuses de l'ordre de Cîteaux qui « y servaient Dieu avec édification, » dit un vieux conteur, « sous la direction de trois » religieux de l'abbaye de Cambron. » Parmi les abbesses de cette maison célèbre on a compté des dames des maisons de Ligne, d'Egmont, d'Hoogstraeten, de Grimberghe.

L'abbaye de la Cambre était le pensionnat aristocratique du temps passé. On y élevait les demoiselles des grandes familles « dans la piété, la modestie et les manières convenables à leur naissance et à leur sexe. » — Saint Boniface, évêque de Lausanne, y était mort en

odeur de sainteté. — Les religieux de cette abbaye, conformément à l'institution de Clteaux, mangeaient toujours maigre, et dix beaux étangs leur fournissaient du poisson en abondance. Autour de leur demeure la forêt de Soignes était remplie de monuments sacrés, de chapelles, d'autels et d'oratoires. Les ordres religieux qui y étaient établis y pouvaient prendre leur bois de chauffage. Nous ne sommes pas encore au bout. Sur le territoire d'Op-Brussel ou Saint-Gilles, nous trouvons un couvent de religieuses de la 2^e règle de Saint-François, dépendant de l'abbaye de Forest. — A Anderlecht, où l'on conservait les reliques de Saint-Guidon, il y avait un couvent de Minimes et un Béguinage; puis, à quelque distance de la ville, les célèbres abbayes des Prémontrés de Grimberghe, de Grand Bigard, de Dilegem, de Groenendael, de Rouge Cloître et d'Afflighem. Je n'en finirais pas si je voulais épuiser la liste de ces maisons pieuses, auxquelles il faut ajouter 24 refuges, situés à l'intérieur de la ville et y occupant de vastes espaces.

On comprend quelle énorme influence devait exercer toute cette population de moines et de religieuses. Leur représentation formait l'un des trois ordres des États de Brabant, où siégeaient l'archevêque de Malines en qua-

lité d'abbé d'Afflighem, l'évêque d'Anvers, comme abbé de Saint-Bernard sur l'Escaut, les abbés de Saint-Michel, de Villers, de Vlierbeke, de Saint-Bernard, de Grimberghe, de Parcq, d'Averbode, de Tongerlo, de Dilegem et de Sainte-Gertrude, et de plus, sous Charles de Lorraine, l'ordre de la noblesse avait pour chef un seigneur qui était en même temps abbé de Gembloux.

XXV

Cette indication de la puissance ecclésiastique nous ramène à la collégiale de Sainte-Gudule (P. 107), bâtie sur la montagne qui descend de la porte de Louvain. Cette belle église, il y a deux siècles, était isolée comme aujourd'hui et entourée d'une magnifique balustrade de pierre bleue. — De l'église primitive, bâtie en style roman vers l'an mille, il ne reste plus rien. C'est en 1269 que fut tracé le plan du nouvel édifice dont l'exécution ne dura pas moins de 3 siècles. Il fallut plusieurs fois l'interrompre, faute d'argent, et la différence des époques amena des différences de style. — On ne connaît pas le nom des premiers architectes de l'édifice, ou des *maîtres maçons*, comme ils s'intitulaient modestement au moyen-âge. Jean de Ruysbroeck, l'architecte de l'hôtel

de ville, fut au nombre de ceux qui travaillèrent à l'église, au temps de Philippe le Bon. Dédié primitivement à Saint-Michel, le temple le fut aussi à Sainte-Gudule quand le corps de la sainte y fut transféré de l'église de Saint-Géry. — Vous savez qu'on y déposa aussi les fameuses hosties miraculeuses que des Juifs avaient percées de coups de poignard et d'où avait jailli du sang. « Ce fait est si authentique, » dit un historien du temps de Marie-Thérèse, « qu'on ne peut le révoquer en doute sans renoncer à toute autre crédulité. » — Pendant trois cents ans, une foule innombrable d'étrangers accourait à Bruxelles, le 1^{er} dimanche après le 13 juillet, pour adorer ces hosties et admirer la procession dans laquelle figuraient les corps de métiers, les ordres religieux, le clergé de toutes les paroisses, les magistrats de tous les ordres et le souverain lui-même ou son représentant, suivi de toute la noblesse, — tous portant des cierges et les plus illustres tenant à honneur de porter les plus pesants. — La journée se terminait par des tirs dans les jardins des serments des archers, des arbalétriers, des arquebusiers ou coulevriers, et toute la ville était en liesse. Les douze cloches de la collégiale, parmi lesquelles la plus grosse était *Salvator*, qui pesait 15,000 livres, sonnaient à toute volée, mariant

leur voix à la musique du carillon, qui fut détruit par les Français, avec tant d'autres œuvres d'art, en 1793.

J'ai dit qu'au bas de Sainte Gudule il y avait deux couvents. En quittant le parvis de droite, on se dirigeait ou bien vers le Treurenberg, la *Montagne des larmes*, ou bien vers le quartier de la Chancellerie, où demeurait le chancelier de Brabant, en face du refuge de l'abbaye de Parcq, devenu successivement l'hôtel de Snoy et l'hôtel de Chimay.

La Montagne du Parc était le cimetière de l'abbaye de *Parcq*, d'où elle a pris son nom, et nullement du *Parc*, qui s'appelait la *Warande* ou *Garenne*.

Si, de la place Sainte-Gudule, on descendait plus bas, vers la rue du Marquis, on arrivait à l'hôtel d'Assche, et plus bas encore à l'hôtel des Finances, qui fut la résidence du cardinal Granvelle, puis au Kantersteen où était l'hôtel du prince de Ligne, sur l'emplacement actuel de la Société royale de la Grande Harmonie, et à gauche, par la rue des Sols, où fut la première synagogue des Juifs, à l'hôtel Salazar, dont la chapelle, qui existe encore, fut le théâtre de la violation des hosties. L'hôtel Salazar était si vaste et si commode que le duc Charles de Lorraine s'y établit, à son arrivée à Bruxelles, et y résida pendant six mois.

XXVI

Nous voici ramenés vers le quartier aristocratique. Il est temps que nous nous dirignons vers le quartier des affaires, situé entre la porte de Flandre et la porte de Laeken. Nous y trouvons de vastes canaux où les navires marchands viennent d'Anvers et de la Hollande décharger leurs cargaisons sur des quais larges et bien aménagés.

Là, c'est un mouvement perpétuel de barques, de charrettes et de voitures. Dans cet endroit on s'embarque deux fois par jour pour Anvers et pour Vilvorde. La barque est traînée par des chevaux qui font une lieue à l'heure.

J'ai suffisamment montré qu'il y a deux siècles ou un siècle et demi, Bruxelles était une ville superbe, vivante, pittoresque, l'une des plus brillantes et des plus riches de l'Europe. Toutes les calamités dont elle fut affligée, les épidémies, dont une en 1489 qui enleva près de 33,000 habitants, l'incendie du Palais des ducs de Brabant, les séditions et les guerres, les incendies, le bombardement des Français, toutes ces calamités n'ont fait que lui

donner des beautés nouvelles. — Il y a plus de cent ans, on y comptait plus de 300 rues, dont la plupart très larges et très bien bâties, dix vastes quais, de nombreux hôtels seigneuriaux, avec plus de 200 grands jardins richement plantés, 16 places publiques, sans compter les marchés et les carrefours, et pour le moins 25 fontaines, remarquables par leur architecture et leur décoration artistique. Tous les corps et métiers avaient de superbes locaux où ils s'assemblaient pour leurs affaires. On comptait de nombreux hôtels garnis où les voyageurs trouvaient des logements commodes, avec l'agrément de la bonne chère. Ces hôtels avaient pour la plupart des carrosses de remise pour leurs clients; les carrosses de louage étaient plus nombreux et plus propres que partout ailleurs, et la taxe n'était que d'un *escalin*, ou 60 centimes par heure.

Nous apprenons aussi qu'il y avait très peu de villes où les voyageurs trouvassent autant de facilités de transport. Ainsi un carrosse partait deux fois la semaine pour Paris, en passant par Mons et Valenciennes. Le bureau était à la Vieille Halle au Blé. Une diligence partait tous les jours pour Gand, d'où l'on allait, par les canaux, à Bruges et à Ostende, puis, par les routes, jusqu'à Dunkerque. Le bureau était au Marché aux Poulets. Une

diligence partait trois fois par semaine pour Namur, où elle allait en un jour. Deux fois par mois, de la rue des Petits Carmes, une autre diligence partait pour Luxembourg où l'on arrivait en quatre jours en été et en six jours l'hiver. — Au Treurenberg, il y avait une voiture pour Maestricht, rue de l'Hôpital une diligence pour Liège, une autre pour Lille, allant par Gand, Courtrai et Menin, et en été, deux diligences par jour pour Malines et Anvers, à 5 heures du matin et à 4 heure de l'après-midi. Le tout sans compter la poste aux chevaux, où l'on pouvait s'adresser à toute heure du jour et de la nuit.

C'était énorme pour l'époque, et la preuve d'une remarquable activité. L'intérêt de la navigation fut aussi de tout temps la grande préoccupation des magistrats de Bruxelles. Nous avons vu que la Senne fut navigable jusque vers la fin du xvi^e siècle, mais un document officiel nous apprend qu'en 1596 il n'y avait plus sur la rivière ni grands ni petits bateaux. On l'avait saignée pour alimenter le canal de Willebroeck. La première idée de creuser une nouvelle rivière remonte au règne de Marie de Bourgogne. On voulait, d'une part, canaliser la Senne jusqu'à Hal, et, de l'autre, se mettre en communication directe avec le Rupel, en

évitant de passer par Malines, dont les habitants auraient perçu un droit d'étape sur les marchandises venant de Bruxelles ou y allant. La duchesse de Bourgogne donna à la ville l'autorisation nécessaire. Mais l'opposition des Malinois mit obstacle pendant longtemps encore à l'exécution du projet, et il fallut, pour y mettre ordre, l'autorité toute puissante de Charles-Quint. La ville dut cette victoire à son bourgmestre, Jean de Locquenghien, qui mériterait bien qu'on lui érigeât une statue. — Après avoir mis une persévérance infatigable à obtenir l'autorisation d'exécuter ce grand travail, il donna le premier coup de bêche en juin 1550, et mena l'entreprise avec une telle activité que le canal put être ouvert en octobre 1561.

Ce fut une bonne fortune qu'on eût terminé le canal à l'heure où éclatèrent les premiers troubles dans les Pays-Bas, sans quoi l'achèvement de l'entreprise eût pu être gravement compromis. On organisa des fêtes brillantes. Le bourgmestre et les magistrats, montés sur une barque, allèrent au-devant de 13 navires venus d'Anvers. Il y eut une messe solennelle à Saint-Nicolas, un banquet à l'hôtel de ville et une représentation gala donnée sur le théâtre du Coffy, par une société de rhétorique d'Anvers, *la Guirlande de Marie*.

Après la paix de Munster, un siècle plus tard, on reprit l'idée de creuser un canal vers la Sambre, en vue de faciliter le transport à Bruxelles des houilles, du fer et des pierres bleues du Hainaut. Cette fois l'opposition vint de la république des Provinces-Unies qui, non satisfaite d'avoir obtenu la franchise de l'Escaut, voulait détruire le commerce intérieur des Pays-Bas espagnols. — Il ne fut plus question du projet qu'en 1803. — Une loi du 14 floréal an xi autorisa l'ouverture d'une voie navigable entre Bruxelles et Charleroi. Mais les événements ne permirent pas encore de donner suite à cette mesure, qui ne fut exécutée que 28 ans plus tard. Le roi Guillaume décréta le creusement du canal en 1826. — Commencé en 1827, il fut inauguré sous le règne de Léopold I^{er}, en 1832. — J'ai lu dans la biographie de Stephenson, l'illustre créateur des voies ferrées, qu'un Anglais avait proposé au roi Guillaume de faire, entre Bruxelles et Charleroi, un canal sans eau; dans le fond on aurait placé des rails et transporté les marchandises sur des wagons trainés par des chevaux. — Cette idée fut considérée comme une utopie. Bruxelles eut son canal et, après cinquante ans, on s'est décidé à l'élargir. Quant à la Senne qui lui a donné son eau, elle est aujourd'hui voûtée dans la traverse de Bruxelles, et le

Musée du Nord est assis sur ses anciennes rives, peu fleuries et surtout peu odoriférantes. — A l'endroit où le passage du Nord débouche sur le boulevard, derrière l'ancienne église des Augustins, se trouvait, il y a deux cents ans, le dépôt de toutes les immondices de la ville. — C'était un cloaque, un réceptacle, un déversoir nommé en flamand *de Bruyt*, du verbe *bruyen*, jeter. Mais *bruyd* veut aussi dire *fiancée*, et comme on avait oublié l'origine du nom, quand on supprima le déversoir, on baptisa l'endroit du nom poétique de la *rue de la Fiancée*.

Voilà comment se font les étymologies.

XXVII

Je termine ici ce rapide aperçu de *Bruzelles au temps jadis*. Le lecteur y trouvera les renseignements principaux sur l'ancienne topographie de la cité, l'une des plus belles de l'Europe, il y a deux siècles comme aujourd'hui. J'ai corrigé quelques erreurs contenues dans une première édition, rapidement épuisée, élagué quelques détails inutiles, ajouté quelques traits essentiels,

n'affirmant que des faits certains, supprimant ce qui pouvait sembler sujet à caution.

Les Bruxellois en lisant ce petit livre pourront se rendre un compte exact de ce qu'était leur ville natale en des temps déjà lointains et des transformations principales qu'elle a subies. Beaucoup de faits et peu de digressions, tel est le programme à suivre pour réunir dans un format restreint les notions indispensables à cette immense majorité du public qui n'a pas le loisir de s'instruire en lisant de gros volumes.

FIN.

Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemple à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.